

Paul Bouchard

L'évolution d'Alpha à Oméga

Pour une civilisation nouvelle

Éditions AC³M

ISBN: 978-2-9814287-0-7

Dépôts légaux - Bibliothèque et Archives Canada 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2014

© Paul Bouchard, 2014. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et du contenu de ce livre.

Pour rejoindre l'auteur : paul@ac3m.org

Pour commander (en ligne) : www.ac3m.org

Du même auteur

La Maison de la vie (Bellarmin 1980 ; AC³M 2022)

Chrétien au pays du Québec (Spirimédia 1980 ; AC³M 2022)

Une femme et le Corps de Dieu (Sigier 1988 ; AC³M 2020)

Le règne de Dieu sur la Terre (Spirimédia/Parvis 1994)

La civilisation de l'amour ou le Règne de Dieu sur la Terre (AC³M 2021)

The Civilization of Love or the Reign of God on Earth (AC³M 2021)

Das Reich Gotten auf Erden (Parvis 1995)

Pour discerner l'action de l'Esprit (Spirimédia 1998 ; AC³M 2021)

L'évolution d'Alpha à Oméga (AC³M 2014 ; AC³M 2022)

Le chemin des étoiles (AC³M 2016)

La création : mythe ou réalité ? (AC³M 2020)

Note

Le présent ouvrage a été colligé à partir d'une série d'articles rédigés sur une période de dix ans. Il en demeure marqué. L'auteur n'a pas éliminé entièrement les redites inévitables dans un contexte de publication périodique, estimant que les rappels récurrents des grandes lignes de sa recherche pourront faciliter la compréhension et l'assimilation de sa pensée.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	11
Introduction	15

PREMIÈRE PARTIE DU VERBE À L'ATOME

Création ex nihilo	21
L'interprétation de l'Écriture	29
L'Église et l'évolution	39
La Genèse revisitée	47

DEUXIÈME PARTIE DE L'ATOME AU FILS DE L'HOMME

La genèse de la matière	63
La matière et la vie	77
La philosophie quantique	89
Les deux substances	105
Les modalités du vivant	123
Les deux courbes	141
Complexité et finalité	153
De la matière à la vie	163
Le monde des unicellulaires	177
Le monde des pluricellulaires	183
Les deux règnes	195
Le monde de la conscience réfléchie	211
L'ère de la liberté	223
Entre science et religion	231
Le quatrième en vue	241
La spiritualisation	253
Le nouvel Organisme	269

TROISIÈME PARTIE DU FILS DE L'HOMME À DIEU

Le problème de la souffrance	281
Sensorialité et rationalité	291
La chute	301
L'origine biologique de l'humanité	323

Les archétypes	337
La condition féminine	347
D'Adam à Caïn.....	353
Entre deux mondes	363
La guerre fatale.....	371
Les deux voies.....	383
L'heure décisive	395
L'œuvre du monde.....	415
L'Arbre de la vie	429
Le MOI.....	439
L'introversion de la conscience	453
La structure humaine	465
Le traumatisme	481
La guérison	495
La naissance de l'humanité	511
Le Corps de Dieu.....	529
L'ère cérébrale.....	539
L'ère cordiale	559
Abraham, l'archétype du cœur	575
L'ère sensorielle	585
La croix.....	599
La nouvelle naissance.....	611
Le millénaire corporel	623
Le millénaire psychique	635
Le millénaire spirituel	647
Épilogue.....	667
Glossaire.....	669

TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'acte créateur.....	49
Les éléments de la matière	122
Trajectoire des substances MATIÈRE et VIE.....	133
Courbe M.....	142
Courbe V	146
Deux courbes.....	164
Les mondes imbriqués.....	178
Structure de la conscience animale	208
Structure de la connaissance.....	261
Consciences animale et humaine.....	293

La chute	303
L'archétype	339
Croire	390
Deux droites	401
Système clos	403
Deux courbes croisées	404
Gros plan	408
Figure A	469
Figure B	470
Figure C	471
Cercles excentriques	478
Structure humaine	479
Naissance	518
Deux diagonales	523
Trinité	534

PRÉFACE

par Benoît Lacroix, o.p.

Cette étude sur « *la mystérieuse vérité du réel* » appelle le plus grand respect. Une technique habile du dialogue, quoique discrète, avec Christian, un croyant fondamentaliste, Albert, un agnostique, et Ève, tout amoureuse, donne le ton. Ce livre est à lire à la manière d'une longue et tenace confidence, celle d'un ami de la vérité en lien avec le savoir et les inquiétudes de son époque. Le lecteur, la lectrice, n'a pas à s'inquiéter : concilier religion et science suppose le meilleur de l'une et de l'autre. La référence biblique s'impose au départ quand il s'agit d'affirmer tout de suite l'unité de l'univers et, par elle, celle de son Initiateur.

Ce livre est écrit et pensé par un chrétien convaincu qui, finalement, se rallie à l'évolution comme accompagnatrice obligée de l'être. Être et devenir. Sois et deviens. Vis aujourd'hui, comme disaient les anciens, mais ne cesse pas de sculpter ta propre statue. Cet univers en devenir est mis à notre portée pour être soumis en principe à nos investigations et à nos réflexions. C'est tout l'univers, le cosmos au total, qui préoccupe notre auteur. Il lit, il relit la Genèse, la Bible, il revient à leurs symboles ; en même temps, il écoute les scientifiques, s'intéresse à la « *philosophie quantique* ». Cette exploration du réel l'oblige à tenir compte tout autant, sinon davantage, à ce qui est intériorité, esprit, âme. Souvent, l'âme est première dans l'ordre de la connaissance. Tout comme il arrive à l'intention de précéder l'action qui la légitime.

Une énergie primordiale, force de vie, anime, occupe, transforme l'univers devant nous. « *La vie est un dynamisme sans rupture, une force en état constant d'exercice, une énergie qui jaillit perpétuellement au présent* ». Comment ne pas rendre hommage aux biologistes, à toutes les observatrices et les observateurs savants de la nature, aux astrophysiciens. Leurs conclusions sont souvent un appel implicite à la raison humaine. Voilà qui rassure notre auteur : quand il constate que des savants, parfois éloignés de toute démarche de foi, nourrissent ses propres croyances.

Généreux comme toujours – c'est sa nature – Paul Bouchard salue aussi les poètes, les chercheurs du beau ainsi que toute personne qui, devant le spectacle grandiose de l'univers en évolution, s'émeut en suivant la tangente de l'intériorité. Avec d'autres observateurs de la nature, l'auteur proclame hautement que le chef-d'œuvre de notre univers demeure

l'être humain, lui seul libre, capable du sacré, de religion. Il rejoint à sa manière les propos de Pascal sur la grandeur de l'intelligence humaine.

Engagé depuis longtemps dans la réflexion et le combat spirituel, notre essayiste constate que la même humanité, pourtant douée, réussit mal à maîtriser sa propre destinée. Elle ne cesse de prouver qu'elle a besoin d'être sauvée. Corrigée, rachetée, maîtrisée. Il lui arrive au fond de sa conscience alertée par ses malheurs, de s'éveiller à plus grand qu'elle-même, voire à se tourner vers ailleurs, vers l'Autre. Plus que souhaitable en effet, cette démarche axée sur

l'Absolu, le Tout Autre, a comme point de départ et d'arrivée l'amour de Dieu pour Lui-même. Un amour qui se répercute sur le prochain, appelé lui aussi à participer à la grande synthèse angélique. L'amour de Dieu et du prochain, c'est le ciment qui relie ensemble dans l'unité les divers éléments – les “cellules” que nous sommes déjà ou que nous sommes appelés à devenir – de l'immense Corps angélique.

Paul Bouchard a choisi d'y aller de sa propre évolution spirituelle. Un dialogue des plus fraternels s'engage alors avec Ève, dévouée elle-même à la vie et sensible à tous les malheurs qui surgissent ici et là. Pas facile. On peut parfois oublier l'essentiel : l'essentiel est souvent invisible, ou mal perçu. Et la souffrance ? Voilà un autre défi, même pour les plus spirituels d'entre nous. L'auteur personnalise en toute candeur sa lecture de la Bible. Dieu est présent dans la brise du jour, il n'est jamais loi. Survient la faute ; c'est l'éveil douloureux de la conscience coupable. Bien entendu, nos premiers parents sont des archétypes. Les propos de Paul Bouchard sur la femme, sur Adam, sur Caïn et bientôt sur Abraham sont tour à tour réalistes et teintés d'espérance. Une lecture spiritualiste de notre première histoire de la faute nous laisse plus tolérants vis-à-vis de nous-mêmes. Ici s'affirme la liberté humaine et cela fait un grand bien. Au fait, deux voies sont offertes à l'humanité : l'une spirituelle et l'autre plus terre à terre. Nos choix sont des temps de grâce ou de déchéance.

Ces conversations avec Ève sont pleines de vérité à ne jamais oublier. *« Il existe un conflit entre le Créateur et le monde ; il ne peut pas venir de Dieu puisque sa volonté est de le sauver. »* De plus en plus s'affirme la foi chrétienne de l'auteur. Il le sait, s'en défend au besoin, s'oblige à revenir sur les pouvoirs de la raison humaine et sur l'intelligence nécessaire reliée à la vraie croyance. Il aime se rappeler à l'occasion les droits et les pouvoirs divins de la conscience, cette force intérieure capable de rendre les meilleurs services à l'humanité sans cesse alertée par les misères de sa propre histoire.

Monsieur Bouchard va et vient dans ses propos. Il espère tellement convaincre. C'est ainsi qu'une noble discussion sur l'immortalité renvoie le lecteur de ce livre à se rendre compte des immenses potentialités de l'être humain en devenir de perfection et de vérité. Voilà qui évite le traumatisme d'une interprétation trop littérale et purement matérielle des origines de la vie. Faudra-t-il une autre digression pour délibérer « *théologiquement* » des souffrances ?

À votre décharge, ces digressions sont inévitables puisque la philosophie bien menée incline naturellement vers la foi... Il est bien clair, depuis le début de notre recherche, que j'ai choisi de croire. Je n'ai donc pas de réticence à faire quelques modestes incursions dans le domaine réservé à la théologie. D'ailleurs, en postulant une égale importance à l'intériorité et au monde objectif, je me dois inévitablement de tenir compte des avancés tout autant de la religion que des sciences.

Toujours sur le même ton intimiste, l'auteur peut s'engager dans d'autres évaluations du réel jusqu'à proposer des distinctions entre ce qu'il appelle l'ère cérébrale, l'ère cordiale, l'ère sensorielle. C'est que l'humanité est arrivée à un tournant. Le monde de la technique paraît annoncer un triomphe du matériel sur le spirituel. N'est-ce pas l'heure de la croix, de la souffrance ou de l'épreuve annonciatrice d'une renaissance ? Monsieur Bouchard l'affirme dans des termes qui sont finalement ceux de l'espérance chrétienne. « *Si le grain ne meurt pas...* » Le triomphe de l'amour plus fort que la mort n'est pas loin. « *Chère humanité, que le feu de l'amour s'allume dans ton cœur !* »

Ce livre est celui d'un généreux « *chercheur du réel* », comme il se dit. Deux réalités s'entrecroisent : la réalité matérielle et la réalité spirituelle. « *Mystérieuse vérité du réel !* » Penseur autonome, d'une sincérité continue, à toute épreuve, ce journaliste engagé est par lui-même témoignage. Il pense, il écrit sur des sujets variés sans pour autant trahir son engagement fondamental.

En réalité, je n'ai jamais accepté une doctrine de foi avant d'avoir préalablement vérifié sa concordance avec la connaissance de la réalité à partir de laquelle je bâtis ma démarche philosophique. Cette connaissance m'est venue sous la forme d'une intuition intellectuelle qui a surgi spontanément dans mon esprit comme un "flash" inépuisable de profondeur, une inspiration non encore réduite en concepts. Ce n'est que secondairement que je l'articule en vérifiant son bien-fondé au même titre que vous, tant dans le monde objectif que dans la dimension subjective de l'intériorité. En d'autres mots, dans un premier temps, je fais l'analyse de la réalité globale telle que je la conçois et, dans un deuxième temps, je confirme sa

véracité en la confrontant tant aux connaissances scientifiques qu'aux doctrines religieuses.

Ce texte, tour à tour savant mais adapté à tout lecteur de bon vouloir, est par lui-même un hommage à une réalité toujours en mouvance, comme un arbre fidèle à ses racines... Redisons-le : ces pages sont de toute évidence d'une sincérité exemplaire. Un profond respect pour tout ce qui est sacré et mystère les habite. Monsieur Bouchard a le goût d'aller en avant ; il espère la croissance spirituelle promise à toute âme de bonne volonté ; il veut apprendre à mesure qu'il écrit. Cette humilité est émouvante.

Bien sûr, il sait que tous ne seront pas d'accord. Il le prévoit. Parfois, il offre une réponse, d'autres fois, une hypothèse, toujours dans le sens du respect des normes qui sont les siennes. Une autre qualité remarquable de ce texte est son souci pédagogique. Voici un écrivain qui vous explique, résume, se répète au besoin. Tel un pédagogue toujours soucieux d'être lu et compris. Enfin, admirons la liberté d'un chrétien dont le premier soin est d'instruire et peut-être aussi de convertir. Le souci évangélique d'un apôtre convaincu ne peut être que bénéfique à tout lecteur, toute lectrice de ce livre, synthèse vivante d'un homme engagé et profondément croyant.

Bernard Lacroix
o. p.

INTRODUCTION

La foi religieuse et les connaissances scientifiques sont-elles conciliables ? Les visions de la réalité que ces deux mondes de la pensée projettent peuvent apparaître contradictoires aux yeux de certains. De part et d'autre, des protagonistes perçoivent une incompatibilité entre ces deux quêtes de la vérité. Cette discordance ne se manifeste certes pas au quotidien de la vie en société mais n'en demeure pas moins un problème déterminant de la culture moderne.

Car le conflit larvé entre foi et science ne manque pas de se répercuter sur les options comportementales des individus. Soit qu'on feigne de n'en rien savoir, quitte à poursuivre sa propre démarche avec des œillères pour ne pas risquer d'être remis en cause par les questions dérangeantes de l'autre versant. Soit encore qu'on prétexte la difficulté pour refuser le dialogue et se justifier de tourner définitivement le dos à la position adverse.

Des attitudes qui, en bout de ligne, génèrent des scientifiques athées et des religieux antiscientifiques. Deux solitudes ! À l'occasion, pourtant, des militants, d'un bord comme de l'autre, n'hésitent pas à sortir du rang pour monter aux barricades contre le camp adverse. Cependant que monsieur et madame Tout-le-Monde demeurent sur leur faim de vérité et doivent se résigner à ne rien comprendre des grandes questions qui les tenaillent : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ?

Mais il n'y a pas deux univers à expliquer. C'est une seule et même réalité dans laquelle sont plongés l'homme de science et l'homme de foi, même si chacun l'appréhende à sa manière, le premier, surtout avec sa tête, l'autre, plutôt avec son cœur. Un même monde aussi où les gens ordinaires, sans autre compétence que leur humanité, cherchent un sens à leur existence. Devraient-ils se résoudre à l'écartèlement de leur esprit entre la tête et le cœur ?

Cette petite guerre est bel et bien inutile. Car le différend n'est pas fondé. La tête et le cœur seraient-ils des ennemis irréconciliables ? Il est clair que l'un ne peut aller sans l'autre. Un cerveau sans cœur et un cœur sans cerveau n'ont guère d'avenir. Ils ne sont pas viables. Tête et cœur sont complémentaires et ont besoin l'un de l'autre pour progresser et grandir. Et même, ils sont faits l'un pour l'autre. Qu'ils parviennent à s'entendre et

ils pourront atteindre des sommets insoupçonnés ! Qu'ils travaillent en synergie et ils accompliront des œuvres grandioses !

Le projet

C'est cette réconciliation que je vise dans le présent ouvrage. Modestement, à ma mesure. Ma démarche s'accomplit en trois temps. Plutôt que de m'engager dans un discours systématique structuré selon un plan rigoureusement logique, j'ai choisi d'exposer ma pensée sous la forme du dialogue. Une simple conversation impliquant tour à tour des interlocuteurs différents associés à chacune des trois parties de ma recherche.

Dans le premier volet, sous-titré *Du Logos à l'atome*, je me confronte aux présupposés d'une certaine culture religieuse fondamentaliste qui mine le terrain du dialogue entre science et religion. Cette section répond à l'inquiétude de Christian qui estime incompatible le récit de la création de la Genèse et le donné scientifique de l'évolution. Quatre entretiens suffisent pour démontrer que le conflit n'est pas fondé et que ces points de vue, en apparence aux antipodes, sont en fait admirablement complémentaires.

La deuxième partie, intitulée *De l'atome au Fils de l'homme*, propose une approche rationnelle du donné de l'évolution. Le dialogue s'enclenche avec un agnostique qui déconsidère la vision spirituelle de la réalité au nom de la vérité objective. Sans être lui-même un scientifique, Albert baigne dans une culture influencée par le "scientisme", cette conception philosophique qui tend à réduire la réalité à ce qui est scientifiquement démontrable. Les 17 entretiens échangés avec ce chercheur de la vérité peuvent faire comprendre que foi et science génèrent des connaissances dites "relatives" qu'une approche philosophique RÉALISTE, qualifiée de QUANTIQUE, permet de fusionner en des connaissances universelles étonnantes.

Dans la troisième section, *Du Fils de l'homme à Dieu*, je poursuis la recherche d'une vérité qui réponde aux grandes aspirations spirituelles de l'humanité tout en donnant satisfaction à une rationalité ouverte sur l'intangibles. Le dialogue se prolonge en compagnie d'Ève, une femme travaillée par les exigences de la vie. Elle se questionne à propos de la souffrance, de la mort et du mal sur notre planète. Ces tragiques et incontournables conditions, pourra-t-on induire des dialogues, constituent un tremplin vers une vie toujours plus haute et intense qui pointe en direction de la quête ultime de l'évolution.

Par cette technique du dialogue, on peut comprendre la démarche visant à faciliter l'assimilation de la pensée pour le grand public. Le but est d'apporter des réponses aux questions du lecteur au fur et à mesure

qu'elles surgissent dans son esprit plutôt que de l'entraîner dans un discours abstrait, unilatéralement orienté, et dont ses interrogations seraient exclues.

Je tiens pourtant à préciser que les trois personnages impliqués dans les dialogues sont fictifs et qu'on risque peu de rencontrer dans la réalité des émules plus tranchés. L'objectif est de pousser les positions à l'extrême de manière à bien faire ressortir les problématiques.

Les compétences

Pour le dire en bref, il s'agit donc ici de donner du cœur à la science et de l'intelligence à la foi. Une tâche démesurée, peut-être ? À tout le moins, un projet que d'aucuns pourraient juger disproportionné par rapport à mes compétences. Car je ne suis ni homme de science ni théologien. On risque très peu ici de se buter à un discours savant.

On ne sera pas non plus référé à des auteurs reconnus à l'appui des énoncés. Les connaissances exactes et hypothèses scientifiques que je mets de l'avant peuvent facilement se vérifier. Elles relèvent d'une culture générale universellement admise. Dans le contexte de cet ouvrage, réalisé sous la forme littéraire d'une série d'entretiens, je n'ai pas cru nécessaire, pour assurer la crédibilité de mon exposé, de l'alourdir de références à des sources érudites.

À quel titre, donc, prétendrais-je m'attaquer à un projet aussi audacieux que des plus brillants hésiteraient à entreprendre ? Puis-je mettre à mon compte une tendance tout à fait innée à la cogitation ? Pourtant, je ne m'intéresse nullement aux systèmes philosophiques développés sous l'angle de l'érudition. Car ils s'exposent souvent sous la forme d'un langage hermétique, accessible aux seuls initiés. Je suis plutôt sollicité par une pensée toute nue, primitive, sans grand appareil de culture, qui fait table rase des présupposés et qui jaillit de la simple confrontation de l'intelligence à la réalité. Cela étant dit au titre de mes compétences ou incompétences, pourrait-on refuser de me créditer mon expérience humaine ?

Mon cheminement

Toujours est-il que, dès mon adolescence, je me déclarais athée. Cette position découlait logiquement, selon mon évaluation d'alors, de la prise en considération des découvertes scientifiques. Elles me semblaient renverser la vision religieuse traditionnelle sur l'origine de l'univers. L'hypothèse de l'évolution biologique, notamment, ne permettait-elle pas d'expliquer l'existence des organismes vivants et l'apparition de l'espèce humaine

avec plus de crédibilité que la Bible ou d'autres écrits fondateurs de la pensée religieuse ?

Mais quelques années plus tard, je devais me confronter à la vérité spirituelle. Je ne dirai pas que l'expérience a constitué un retour aux sources de la foi de mon enfance. Elle m'a plutôt propulsé au-dessus de mon état naturel. Ici, le nouveau et l'ancien se confondaient. Je percevais la vérité chrétienne sous un tel jour que c'était comme une révélation universelle sans commune mesure avec la culture traditionnelle.

Or, cette vision intégrait l'évolution biologique. Que dis-je ? L'évolution en était le centre. Et même, elle était une clef ouvrant la porte d'une interprétation lumineuse de la réalité. Mais une évolution vue sous un angle inédit. Non seulement la théorie scientifique m'apparaissait-elle compatible avec la doctrine chrétienne mais elle conférait à cette dernière une dimension époustouflante. Elle pouvait même assurer au christianisme un second souffle assez puissant pour inspirer toute une civilisation de progrès fantastiques, tant spirituels que scientifiques.

Quant au savoir scientifique, il me semble actuellement voué à la fragmentation, à l'enlisement dans le cul-de-sac de la spécialisation. En rétrécissant de plus en plus ses perspectives, en ciblant son objet avec une technicité de plus en plus pointue, il devient de moins en moins capable d'une appréhension globale et synthétique de la réalité.

Or, cette vision éblouissante, qui a en quelque sorte pris possession de mon esprit, me semblait constituer aussi un déblocage à cet égard. En fournissant un modèle inédit d'évolution, un gabarit de sens au développement de la vie, elle permettrait, me disais-je, un essor fulgurant de la recherche et un dé plafonnement prodigieux des acquis actuels.

Bref, je me confrontais à une admirable synthèse. À une vision universelle qui m'était donnée gratuitement, sans autre mérite de ma part que l'exigence absolue, le besoin viscéral de découvrir, coûte que coûte, la mystérieuse vérité du réel. C'est cette vision sublime que le lecteur pourra saisir à son tour, je l'espère, en filigrane du présent ouvrage.

Première partie

DU LOGOS À L'ATOME

DIALOGUE AVEC CHRISTIAN

Au sortir d'une adolescence vécue dans l'indifférence religieuse, Christian s'est converti à la foi chrétienne. Bien qu'il se veuille un catholique sincère, sa morphologie spirituelle est marquée par de fortes influences fondamentalistes.

CRÉATION EX NIHILO

Christian : *Vous projetez de concilier science et foi. Votre entreprise me semble d'avance vouée à l'échec puisque sur la question fondamentale de l'origine de l'univers, les deux points de vue se contredisent. La foi nous apprend que le monde a été créé par Dieu tandis que la science affirme qu'il est apparu à la suite d'une évolution. C'est l'un ou l'autre. On ne peut soutenir deux affirmations contraires en même temps.*

– Cher Christian, c'est un truisme d'affirmer que la foi et les sciences ne répondent pas au même questionnement. On a souvent dit que la foi vise le pourquoi de la réalité tandis que les sciences sont concernées par le comment. Ainsi, la question de savoir pourquoi l'homme existe appelle une réponse religieuse. Mais si l'on veut comprendre comment il est apparu sur notre planète, il faut poser la question au paléontologue. Pourquoi ? Comment ? Deux interrogations qui ne se recoupent pas et ne devraient pas entrer en conflit.

Le seul fait, donc, que certains croyants et certains scientifiques puissent estimer inconciliables leurs positions respectives sur les origines de l'humanité dénote un débordement de l'optique fondamentale de chacun. Chacun en effet considère la réalité sous un angle particulier. Celui de la relation de l'homme à Dieu pour le croyant et celui du rapport de l'homme au monde pour le scientifique. C'est pourquoi leurs discours ne se rejoignent pas.

Le croyant rejettera la théorie de l'évolution biologique au nom de sa foi au Créateur. Or, le conflit qu'il perçoit entre évolution et création relève davantage de préjugés culturels que de la théologie. L'incompatibilité qu'il présume tient tout autant d'une représentation erronée de la création que d'une interprétation inadéquate et purement matérialiste de l'évolution.

Le scientifique athée évaluera quant à lui que la découverte des lois physiques – notamment les preuves de l'évolution des organismes vivants – démontre l'inutilité de l'hypothèse d'un Dieu créateur pour rendre compte de la réalité. Cette position est marquée par le scientisme philosophique. Elle s'appuie sur le postulat d'une réduction de la réalité à la matière et la

prétention que tout ce qui existe s'explique par ses lois, fussent-elles encore inconnues.

La divergence de vue des deux protagonistes tient en partie de ce qu'ils imaginent un acte créateur dans le temps, le premier pour l'affirmer, le second pour l'infirmer. En réalité, ils ne sont pas en conflit. Ils ne se comprennent tout simplement pas parce qu'ils n'utilisent pas le même langage, l'un celui des sciences pour juger les dogmes de foi, l'autre celui de la foi pour remettre en cause les données scientifiques.

En débordant de leur champ respectif de compétence, les deux se trompent parallèlement et tirent de leurs fausses représentations des conclusions qui empiètent sur un autre terrain de recherche de la vérité, celui de la philosophie. C'est au philosophe que revient la responsabilité de proposer une vision globale de la réalité qui transcende cette opposition. Tant et si bien que sous les deux concepts apparemment conflictuels l'on pourra éventuellement saisir une merveilleuse complémentarité.

Pour accéder à cette synthèse, il importe de commencer par clarifier nos termes. Très cher Christian, puis-je vous demander comment vous concevez le dogme de la création ?

– J'entends que Dieu a créé toutes les réalités, visibles et invisibles ex nihilo, c'est-à-dire à partir de rien. À l'origine, il n'y avait rien en dehors de Dieu. Et par un acte de sa volonté, les réalités sont apparues sans avoir été causées par des réalités antérieures.

– Très bien ! Votre conception de la création propose une solution théologique à l'énigme de l'univers. Je n'en disputerai pas ici la valeur. Elle demeure légitime tant qu'on en reste à la métaphysique. Mais dès qu'on voudra descendre du niveau abstrait pour se situer sur le terrain des phénomènes observables, dès qu'on voudra incarner cette proposition dans l'espace et le temps, l'on pourra se rendre compte qu'elle ne résout rien, qu'elle n'apporte aucune réponse au questionnement sur nos origines biologiques.

Venons-en au fait. Est-ce que je me trompe si je dis que, selon votre position, vous concevez la création comme un événement qui a commencé à se manifester dans le temps, il y a X années, peu importe le nombre ?

– J'admets que l'acte créateur a pu se faire par étapes. La Genèse parle en effet d'une création en six jours. Mais rien n'oblige à interpréter ces « jours » dans le sens de 24 heures, puisque pour Dieu « un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour » (2 Pi 3, 8).

– Bien ! Et si l'on veut prendre en considération les connaissances positives actuelles, il faudra plutôt compter ces mille ans par milliards d'an-

nées, n'est-ce pas ? Donc, d'après votre raisonnement, si Dieu a créé ce qui existe directement dans le temps, il a forcément créé les réalités les unes après les autres. Entre chaque acte créateur, il a pu se passer de très grands laps de temps, par exemple, avant que notre Soleil ait été créé dans notre galaxie de la Voie lactée. D'autres périodes, énormes à notre échelle, ont dû s'écouler avant la formation des planètes et avant que la nôtre ait été suffisamment refroidie pour recevoir les organismes vivants, tant les plantes que les animaux. Finalement, disent les scientifiques, si l'on condensait cet immense écoulement de temps à l'échelle d'une journée de 24 heures, l'on pourrait calculer que l'humanité est apparue sur la Terre à une fraction de la dernière seconde de la dernière heure.

Mais il ne s'agit pas ici d'une discussion sur l'âge de l'univers. Plutôt de prendre conscience de l'inadéquation de la conception de la création *ex nihilo* dans le temps. Elle ferait dire, par exemple, que le cheval, à un moment donné, aurait surgi subitement parmi les phénomènes terrestres comme venant de nulle part. Un cheval parfaitement bien formé – un adulte avec sa femelle forcément – survenu miraculeusement parce que créé par Dieu à partir de rien pour être le géniteur de tous les chevaux qui sillonneront notre planète jusqu'à la fin du monde. Et il en serait ainsi pour toutes les espèces animales et végétales, tant celles qui existent encore que celles qui sont éteintes. Chaque espèce serait survenue comme par miracle en des lieux différents de la planète et à d'énormes intervalles de temps, si nous tenons compte de l'âge des fossiles d'espèces aujourd'hui disparues.

Un jour, Dieu aurait décidé de créer le tyrannosaure. Il aurait fabriqué pour le reptile des dents bien acérées et des mâchoires féroces, capables de mettre en pièces ses rivaux et faire une bouchée des petits mammifères qui essaieront de survivre sur son sillage. À une autre époque, à des millions d'années de distance, il n'y avait pas encore de lion mais le Créateur aurait dessiné les griffes et les crocs du fauve de telle manière qu'il parvienne à saisir et à dévorer la biche et son petit. Il n'y avait pas de vipère mais Dieu, sans doute de mauvaise humeur ce jour-là, en aurait fait surgir une du néant qui sache sécréter son venin mortel pour les animaux et les hommes.

D'emblée, l'on peut se rendre compte qu'une telle interprétation concrète de la création n'a pas de sens. Non seulement entre-t-elle en conflit avec les connaissances acquises par les sciences positives mais elle est indigne de Dieu, qui est ainsi ravalé, pour les besoins de la cause créationniste, au niveau d'un fabricant de formes vivantes à coups de baguette magique. De plus, elle heurte le bon sens basé sur l'expérience commune de la réalité. Dans l'espace et le temps que nous expérimentons, il n'existe

pas de réalités concrètes qui surviennent sans être causées par une réalité antérieure de même niveau, même si l'ignorance des causes efficientes a pu faire croire parfois à des interventions surnaturelles.

– *Votre présentation des actes créateurs n'est-elle pas caricaturale ?*

– Ce que je veux faire valoir, cher ami, c'est que la création *ex nihilo* est une notion qui ne peut s'appliquer à la dimension spatio-temporelle. Elle ne peut s'interpréter dans le sens que Dieu aurait créé à l'origine des modèles d'organismes vivants dont proviendraient tous les individus de la même espèce. Si telle était l'interprétation qu'il faille donner à l'acte créateur, aucune progéniture de chaque espèce ne pourrait être dite créée, puisque seuls les premiers organismes auraient été façonnés directement par Dieu, les autres résultant de leur fécondité.

Or, la foi ne nous impose-t-elle pas de croire que nous avons été créés, chacun en particulier, par un acte de la volonté de Dieu ? N'avons-nous pas tous raison d'appeler Dieu notre Créateur ? Et pourtant, si l'on considère le strict plan biologique, nous sommes tous venus au monde à partir d'une cellule fécondée de nos parents. Ce qui ne contredit nullement la notion que nous ayons été voulus expressément par Dieu, n'est-ce pas ?

Eh bien ! il en est de même pour la discussion sur les origines. Le fait que des organismes aient pu évoluer et se transformer pour aboutir éventuellement à de nouvelles espèces n'infirme en rien le dogme de la création. Car l'acte créateur se situe sur un autre plan que celui de l'engendrement biologique.

– *Au commencement, Dieu a créé chaque espèce. Le livre de la Genèse, au chapitre 2, verset 19, est formel sur ce point. « Le Seigneur Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau du ciel ».*

– Justement, dans ce passage, ce n'est pas la création *ex nihilo* dont il est question. Il est bien dit que Dieu a créé les diverses espèces à partir « du sol ». Que faut-il entendre par là ?

Si l'on veut se situer encore une fois au niveau des phénomènes concrets de la réalité, peut-on vraiment croire que Dieu aurait utilisé de la terre pour former les premiers organismes ? S'il en était ainsi, les espèces seraient apparues les unes à la suite des autres. De sorte que si l'on avait pu observer la scène, l'on aurait pu voir surgir du sol la forme du mammoth et celle de son successeur, l'éléphant, la forme du crocodile qui, aussitôt animé de vie se serait précipité dans le premier marais venu, celle de l'infime mouche et celle de la baleine, les formes des divers micro-organismes comme celles des dinosaures aujourd'hui disparus.

Il est clair que l'auteur de ce passage n'a pu viser un tel sens littéral. Car il passe à côté de l'enseignement véritable qu'il a voulu transmettre. Par l'image du sol, n'a-t-il pas plutôt voulu faire comprendre d'abord que les organismes vivants, aussi bien les hommes que les animaux, sont faits à partir d'un même matériau de base, soit la matière ? Plus loin dans ce livre, l'auteur lui-même confirme cette interprétation lorsque Dieu s'adresse au premier homme après la chute.

À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras (Gn 3, 19).

Le mot poussière était le terme le plus approprié de la culture de l'auteur pour traduire sa pensée. Aujourd'hui, il aurait sans doute utilisé le concept de matière. Paraphrasons : Tu es matière et à la matière tu retourneras.

On ne peut donc pas s'appuyer sur la Genèse pour soutenir la doctrine de la création *ex nihilo* dans le temps. En fait, le premier livre de la Bible favorise davantage la théorie de l'évolution que la thèse créationniste. Et il n'y a pas que l'utilisation par Dieu du médium de la matière qui l'indique. Le sixième jour, celui de la création des animaux et des humains, Dieu déclare : « *Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce* ». Le fait que Dieu ordonne à la terre de produire les « *êtres vivants* » ne permet-il pas de conclure à l'engendrement naturel – et non miraculeuse – des diverses espèces ? Car c'est « *la terre* » qui les produit. En d'autres mots, Dieu donne à notre planète la faculté de les engendrer. Ce qui laisse tout le jeu utile à une création qui se déploie selon un modèle évolutif. Au deuxième chapitre, d'ailleurs, Yahvé façonne tant les animaux que le premier homme à partir de « *la glaise du sol* ».

Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol... Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel (2, 7.19).

L'activité créatrice est assimilée au travail d'un potier qui donne une forme à la glaise. La comparaison est significative. Le fait que le Créateur se serve de l'argile pour créer les organismes vivants implique nécessairement l'utilisation d'un médium, d'un élément déjà existant. Ce qui est spécifiquement créé, ce n'est pas « *la glaise du sol* », soit la matière, mais la "forme" des vivants, modelée par le pouvoir de l'Artiste créateur.

Derrière les limites culturelles de ces formulations, ne peut-on pas saisir l'affirmation que Dieu crée les êtres vivants en passant par le jeu naturel des causes secondes, que la matière – dont Dieu a édicté les lois – impose

à la réalité ? Voilà donc un autre verset biblique très favorable à la théorie de l'évolution.

D'autre part, les humains et les animaux ont été créés le même jour, soit le sixième. Ce qui laisse supposer que les espèces vivantes, selon la Genèse, sont apparentées. Une induction qui rejoint encore l'hypothèse de l'évolution selon laquelle les organismes vivants ont une souche biologique commune, l'homme inclus, puisque, par son corps, il appartient au règne animal.

Notons que, selon l'auteur du premier récit, l'homme se démarque des autres animaux par une intention spéciale de Dieu, qui le veut « *à son image, à l'image de Dieu, il le créa* » (1, 27). Ici encore, l'auteur se réfère à la forme et non au matériau accidentel dont l'homme est fait. De toute évidence, il ne peut s'agir d'une image physique mais plutôt d'une image spirituelle. Ce n'est pas le corps de l'homme qui porte la ressemblance de Dieu mais la dimension spirituelle de son être, son âme vivante. Dans le deuxième récit, l'homme est créé le premier, avant les animaux et les végétaux. Ce qui peut indiquer que Dieu vise l'homme dans son plan de création et que tout a été fait en vue de son émergence.

Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant (2, 9).

Nous avons ici une distinction capitale : la glaise pour expliquer le corps par les causes efficientes ou secondes, et le souffle pour rendre compte de l'essence vitale. Lorsque le christianisme enseigne que Dieu a créé tous les êtres à partir de rien, il ne fait sûrement pas allusion à la « *glaise* ». C'est du « *souffle* », du feu intérieur de la vie dont il est question. Ou plutôt, ne serait-il pas plus adéquat d'affirmer que toute vie est créée à partir d'un Dieu qui fait don de lui-même ? Car ce souffle qu'il insuffle en Adam, n'est-ce pas en un sens une part de son Esprit ? C'est par son Esprit qu'il donne à tous les êtres leur « *haleine de vie* » et, particulièrement dans le cas de l'homme, la « *ressemblance* » de Dieu.

Cette interprétation ouvre la porte d'une inépuisable méditation. Elle suscite des interrogations fondamentales. Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la matière ? Des questions qui interpellent tant le philosophe et le scientifique que le croyant. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin dans notre conversation avec Albert, mon prochain interlocuteur. Pour l'heure, définissons provisoirement la matière comme tout ce qui tombe à l'extérieur de la conscience que nous avons d'exister. La matière, c'est l'extériorité par opposition à l'intériorité des choses. La matière est ce tissu serré des réalités extérieures qui traversent de part en part le monde tangible

pour le constituer. Elle est cet enchaînement ininterrompu de causes et d'effets de l'espace-temps.

Approfondissons et résumons ! L'image de Dieu modelant les êtres vivants à partir « *du sol* » ou de la « *glaise* » revient à dire que Dieu, à notre niveau de perception de la réalité, passe par l'évolution de la matière et l'enchaînement des causes secondes pour accomplir son dessein créateur dans l'univers.

L'INTERPRÉTATION DE L'ÉCRITURE

Christian : *Votre interprétation de la Bible ne manque pas d'imagination. Vous relativisez trop à mon goût la Parole divine en l'expliquant par la subjectivité des rédacteurs. Quant à moi, je préfère m'en tenir à la lettre de l'Écriture.*

– Cher Christian, à moins de tomber dans un fondamentalisme borné, l'on se doit de reconnaître que la Bible a été écrite par des humains marqués par les conceptions de leur temps. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas été inspirée par l'Esprit Saint. Le travail légitime de l'exégèse ne consiste-t-il pas précisément à en dégager le message divin ? Ce qui doit être recherché dans l'Écriture, ce n'est pas la conformité à la lettre mais bien le diamant spirituel caché sous la gangue de la culture des auteurs. L'Esprit qui a jadis inspiré les écrivains peut encore insuffler sa divine révélation en ceux qui scrutent aujourd'hui le texte biblique.

Je ne prétends pas disposer de tous les outils nécessaires à l'étude exégétique de ces textes anciens. Mais pour ce qui est de prendre la Genèse au pied de la lettre, la Bible elle-même le désapprouverait. Le Nouveau Testament n'affirme-t-il pas que « *la lettre tue* » (2 Co 3, 6) et que « *l'Esprit vivifie* » (Jn 6, 63) ? Quant à l'Ancien Testament, il n'est pas nécessaire de se rendre bien loin dans sa lecture pour s'interdire une lecture fondamentaliste. Car s'il fallait s'en tenir rigoureusement au sens littéral, la Bible se trouverait à entrer en contradiction avec elle-même dès les deux premiers chapitres de la Genèse. Ils contiennent en effet deux récits de la création largement contradictoires.

Dans le premier récit de la Genèse, l'homme est créé en dernier (Gn 1, 26). Tandis que dans le deuxième, il est modelé en premier (2, 7). Au premier chapitre, les végétaux sont “produits” par la Terre le troisième jour (1, 11). Au deuxième chapitre, ils sont “plantés” par le Seigneur tout de suite après la création de l'homme (2, 8). L'auteur du premier récit affirme que les animaux ont été créés avant l'homme, le même jour, soit le sixième (1, 24). Au deuxième récit, les animaux sont modelés par le Créateur après

la création du premier homme et des végétaux (2, 19) ... ensuite vient la femme (2, 22) !

D'autre part, le premier récit manifeste des incohérences internes flagrantes par rapport à ce que nous connaissons aujourd'hui. Une première chose à remarquer. L'auteur, qui élabore sur la création du Soleil, de la Lune et des étoiles le quatrième jour, ne dit rien sur la création de la Terre.

Certes le premier verset précise : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* ». Mais il s'agit là d'un titre qui coiffe le récit et amène la conclusion du chapitre 2, verset 4 : « *Telle fut l'histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés* ». Le Ciel et la Terre auxquels il est fait allusion dans ce contexte, explique une note de la Bible de Jérusalem, « *sont l'univers ordonné, le résultat de la création* ». Toutefois, il n'est pas spécifiquement fait mention de la création de notre planète à l'intérieur du récit des sept jours. L'auteur présume simplement sa préexistence le premier jour sans que soit prononcé le « *Dieu dit* » pour la faire exister. Seulement, cette Terre est « *vague et vide* ». Elle est couverte par « *les ténèbres* » et « *un souffle de Dieu planait à la surface des eaux* » (Gn 1, 1).

S'il fallait donc s'en tenir à la lettre de la Genèse, Dieu n'aurait pas créé l'univers de rien mais à partir de la masse encore informe de notre planète. Cette interprétation, d'ailleurs, contredirait non seulement les connaissances scientifiques mais la foi elle-même.

Deuxième point. Le premier récit précise que les végétaux ont été créés le troisième jour, avant les astres, dont le Soleil et la Lune, créés le quatrième jour. Et puisque nous avons déjà convenu que les « *jours* » de la création ne représentent pas 24 heures mais impliquent un long laps de temps, il est impossible qu'en l'absence du Soleil la végétation ait pu opérer la photosynthèse indispensable à sa survie.

Enfin, la lumière est créée le premier jour alors qu'il n'est pas fait mention d'une source lumineuse avant le quatrième jour. Or, dans notre réalité, la lumière ne peut exister d'une manière autonome. Elle est un phénomène lié à la combustion d'un corps quelconque, et particulièrement celui des astres.

– *Le Tout-Puissant n'a-t-il pas le pouvoir de créer de la lumière indépendamment des astres ?*

– J'en conviens ! Mais si Dieu a créé la lumière avant les astres qui l'émettent, ce ne peut être la lumière physique que nous connaissons. Dans quel cas, vous devez admettre que cette interprétation n'est plus conforme

à la position que vous défendiez, il y a un instant. À savoir que vous vous en remettez à la lettre de l'Écriture pour expliquer notre niveau de réalité.

Je peux donc accueillir votre hypothèse de la création d'une lumière différente de celle que nous connaissons – une lumière spirituelle en quelque sorte – si vous me concédez que la Bible emploie un autre langage que celui des connaissances objectives, langage que nous devons décoder pour en saisir la véritable signification. Et à cet égard, les contradictions que nous avons relevées peuvent nous amener à nous brancher sur l'authentique Parole de Dieu en la décantant de l'accessoire.

Ces incohérences, en tout cas, permettent d'identifier la part de l'homme dans la rédaction de l'Écriture. Et en regard de la Genèse, nous pouvons en induire que les deux récits de la création proviennent de traditions indépendantes l'une de l'autre. Ils ont été écrits dans des contextes sociaux et culturels différents qui ne communiquaient guère entre eux. Les deux versions de la création ont pu ensuite être colligées par un scribe avec les autres récits de la Genèse dans le but de rassembler en un livre divers documents significatifs portant sur les origines.

– Vous soutenez qu'il ne faut pas prendre la Bible à la lettre. Cette affirmation ne renverse-t-elle pas complètement la pratique des chrétiens qui lisent chaque jour l'Écriture pour s'en nourrir ?

– Cher Christian, le scribe qui a collé ensemble les deux exposés sur la création a certainement constaté leurs divergences les plus évidentes. Ce qui ne l'a pas empêché de les juxtaposer. Il était conscient de leur signification profonde à un autre niveau que celui de la lettre. C'est à une telle élévation d'esprit qu'il faut accéder pour comprendre le message inspiré par l'Esprit.

Si je soutiens que la Bible ne doit pas être prise au pied de la lettre, ce n'est pas uniquement parce que l'on devrait, en s'accrochant au sens littéral, se confronter aux contradictions et incohérences des deux premiers chapitres de la Genèse. Il y a une raison encore plus sérieuse qui impose au croyant de se hausser à un autre niveau que l'interprétation littérale. Elle tient de ce que les écrits bibliques n'ont pas pour raison d'être d'informer sur les réalités extérieures mais visent plutôt l'édification intérieure des croyants.

L'Écriture n'a pas été rédigée pour fournir à l'avance des réponses aux questions que la rationalité peut éventuellement résoudre par elle-même. L'Esprit Saint qui l'a inspirée vise la croissance du cœur et de l'esprit de l'être humain. La Genèse ne prétend pas décrire scientifiquement l'uni-

vers. Elle n'est pas non plus un rapport journalistique sur les événements originels. Elle propose plutôt une vision de la réalité qui réconcilie les contradictions apparentes et utilise même les incohérences pour évoquer un ordre de réalité au-delà des concepts rationnels. Soit, l'univers de la foi, le monde divin.

Il est inévitable – et même, c'est une condition essentielle – de scruter et d'interpréter les textes pour pénétrer dans cet univers afin d'accéder à leur véritable sens. Pour nourrir efficacement la vie spirituelle, la *lectio divina* requiert que les Écritures soient méditées et interprétées.

Nous ne sommes pas toujours conscients d'effectuer un travail d'interprétation lorsque nous lisons la Bible dans l'optique de la foi. Nous estimons pourtant indispensable de nous interroger sur ce qu'un passage particulier peut signifier pour nous. En fait, notre écoute de la Parole fait que nous transposons et adaptons un texte ancien pour l'appliquer à nos conditions actuelles.

L'interprétation est une clef incontournable pour accéder au sens de la Bible. Il y a donc une part inévitable de subjectivité dans la lecture de tout croyant. Cette part est non seulement légitime, elle est essentielle à la croissance de la foi.

– *Mais a-t-on le droit d'étudier la Bible, comme vous le faites, en faisant abstraction de la foi ?*

– Il est tout à fait légitime d'étudier la Bible objectivement comme d'autres documents issus de l'Histoire. Cette recherche ne manquera certes pas d'avoir des effets sur le plan culturel de la croyance. Mais si l'on fait confiance à la capacité de la raison d'accéder à la vérité, sans pour autant cesser de croire fermement en la révélation biblique, ces répercussions s'avéreront en bout de ligne positives. Entre autres, elles permettront de discerner avec plus de rigueur la part de l'homme dans les Écritures de manière à les dégager de leurs éléments accidentels.

Dans la foulée de cette démarche, la Bible peut être vue comme une collection de livres de diverses époques témoignant de cultures archaïques. Des fossiles littéraires, en quelque sorte, incrustés dans la pierre du temps. Des vestiges du passé qui ne manquent certes pas d'intérêt au plan strictement humain. On peut y suivre une évolution spirituelle dont la culture moderne est tributaire jusque dans son fondement.

Voilà pour le côté humain des Écritures. Mais il faut aussitôt ajouter pour le croyant qu'au-delà des cultures, des styles littéraires, des intentions conscientes ou non des auteurs et des milieux sociaux qui ont produit ces

textes, Dieu a proclamé une Parole. Nous ne disons pas “les paroles” au pluriel mais LA Parole au singulier.

Ce n'est pas parce qu'ici et là on retrouve dans la Bible des paroles attribuées à Yahvé qu'on qualifie la Bible de Parole de Dieu. Non plus parce que certains passages sont particulièrement édifiants ou font état d'un code moral. Elle est Parole de Dieu globalement, dans son ensemble, en tant qu'entité, parce que le Seigneur, selon notre foi, s'y est manifesté et s'y manifeste encore aujourd'hui par son Esprit.

Le langage de Dieu est transcendant. Sa Parole s'élabore au-delà des mots que les humains utilisent pour traduire leur pensée ou exprimer l'inspiration de l'Esprit. Lorsque Dieu parle à l'humanité, ses mots à lui s'étalent sur des siècles. Ils englobent des événements, font intervenir des peuples et mettent en scène le déroulement de l'Histoire. Ainsi, chaque livre, chaque passage de la Bible se rapportent à un tout dont l'ensemble forme la Parole divine.

Il est donc impossible d'interpréter correctement le sens d'un passage isolé sans l'éclairer par l'ensemble. Cette Parole a été écrite sur plusieurs générations et souvent à l'insu même des auteurs. Aucun d'eux ne s'est levé un beau matin avec l'intention d'écrire une portion de ce qui est devenu pour nous la Bible. La portée réelle de cette Parole plane en quelque sorte au-dessus du sens ponctuel et accidentel des récits de diverses époques qui témoignent, entre autres, de l'histoire vécue par le peuple hébreux. Le travail de méditation et d'interprétation du croyant consiste précisément à dégainer cette Parole de son enveloppe humaine pour la rendre opérante dans sa vie.

– *En somme, le véritable sens de la Bible serait laissé à l'interprétation de chacun, c'est-à-dire à la pure subjectivité du lecteur ?*

– Pas tout à fait. Il est vrai que l'interprétation personnelle est inévitable. Cependant, elle peut être de plus ou moins bonne qualité. Même, elle peut être complètement erronée. Il est donc nécessaire de faire usage de discernement pour identifier les interprétations véritablement inspirées. Deux critères peuvent nous y aider.

Premièrement, l'on peut juger de l'authenticité de l'interprétation personnelle lorsqu'elle suscite une augmentation de la foi, une intensification de la vie spirituelle, une relation plus intime du sujet avec son Seigneur. Ce sont des signes de progrès sur la voie de la transformation du cœur que vise précisément la Parole divine. Des résultats contraires indiqueraient une interprétation défectueuse.

Deuxièmement, pour être pleinement positive, l'interprétation personnelle doit s'inscrire dans un cadre plus général. Un corps doctrinal qui couvre tous les angles de l'histoire de l'homme avec son Dieu. Car la Parole de Dieu n'interpelle pas que des individus isolés les uns des autres, elle s'adresse aussi à un peuple, à un corps social. La Synagogue et les Églises chrétiennes disposent de cette grille d'interprétation. Elle est fondée, pour la Synagogue, sur l'Alliance de Yahvé avec le peuple juif et, pour les Églises, sur le kérygme apostolique. C'est-à-dire sur la proclamation initiale des Apôtres concernant Jésus-Christ – sa mort et sa résurrection – et les dogmes qui en découlent.

– Mais que restera-t-il de la Bible une fois qu'on l'aura purgée des éléments culturels qui en masqueraient, selon vous, le véritable sens ? Et même, quel intérêt pouvons-nous avoir encore à la lire s'il faut remettre en question, pratiquement à chaque page, la compréhension spontanée que nous en avons ? Comment encore croire qu'il s'agit bien de la Parole de Dieu si l'historicité des récits de l'Ancien Testament, entre autres, peut être mise en doute ?

– Je ne dirai pas qu'il faudrait cesser de lire les livres de la Première Alliance mais qu'il faut plutôt apprendre à les lire autrement. L'on ne doit plus en attendre de l'information scientifique. C'est à la raison humaine de la découvrir par ses propres efforts, selon l'injonction du Créateur qui a donné à l'homme la mission de "soumettre" la Terre (cf. Gn 1, 28). Il faut savoir que la Bible est une Parole que Dieu a adressée jadis à une humanité balbutiante afin de l'amener à la révélation de son Amour. Cette révélation, dont le véritable auteur est Dieu lui-même, garde toujours son sens pour nous aujourd'hui.

Quant à l'historicité, souvenons-nous que la Bible est une collection de documents écrits par des auteurs différents et à diverses époques. Il va de soi que ces écrits n'ont pas tous la même valeur au strict plan historique du simple fait qu'ils ne sont pas tous des documents qui visent à relater des faits historiques.

Le livre des Psaumes est un recueil de prières et non un livre d'histoire. Les écrits apocalyptiques et prophétiques visent explicitement des événements à venir et non ceux du passé. Derrière la question de l'historicité se profile donc le genre littéraire de chacun des livres de la Bible. Il ne faut pas demander à un poème, à une prière, ou même à une parole de Jésus, une exactitude historique et scientifique à laquelle l'auteur, en exposant sa pensée inspirée, n'avait aucune intention de faire référence.

Par exemple, lorsque Jésus compare son ensevelissement à l'expérience de Jonas dans le monstre marin, ce n'est pas pour garantir l'authenticité historique de l'épopée vécue par le personnage. En utilisant cette comparaison, Jésus n'avait pas l'intention de se prononcer sur une historicité dont la problématique n'existait d'ailleurs pas à son époque. Il a utilisé une histoire connue et reçue telle quelle de ses contemporains pour prédire ce qui lui arriverait. C'est la prédiction de sa résurrection qui est son véritable message et non l'aventure du personnage qu'il utilise pour l'évoquer.

Donc, on ne peut se baser sur cette prévision pour conclure à l'historicité de l'épopée de Jonas. La plupart des exégètes croient qu'il s'agit d'une fable dans laquelle, entre autres, les trois jours pour traverser la ville de Ninive – il faudrait moins de temps pour traverser à pied les villes modernes les plus grandes – font écho aux trois jours dans le ventre du monstre marin.

– À quel genre appartiennent les deux récits de la création de la Genèse ? Peuvent-ils être reçus comme des documents relatant des faits historiques ?

– La science de l'histoire considère comme véritablement historiques les faits du passé dont elle peut démontrer l'authenticité par des documents, des vestiges contemporains des événements relatés. L'on ne peut donc affirmer que les deux récits de la Genèse sont historiques, tout simplement parce que personne n'a pu être témoin de la création de l'univers au début du temps.

Mais n'ont pas existé que les faits documentés par la science de l'histoire. Au sens populaire, il est permis de qualifier d'historique tout ce qui a existé en fait, même si ce n'est pas prouvé irréfutablement. Par exemple, ma grand-mère paternelle était borgne. Je n'ai pas connu ma grand-mère mais je sais qu'elle était borgne parce que mon père me l'a dit. Je ne pourrais le prouver, même à la suite d'un examen de ses restes. N'empêche que l'existence de ma grand-mère borgne soit un fait réel – certes, qui n'a pas eu d'impact notable pour l'humanité – dont je ne doute pas parce que je crois au témoignage de mon père.

Pourrions-nous alors qualifier les récits de la création d'historiques dans le sens que je viens d'évoquer ? Selon cette hypothèse, ces récits pourraient avoir été transmis oralement de génération en génération depuis Adam. Mais même en ce sens très large, nous ne pourrions qualifier ces récits d'historiques. Car en plus de l'absence de témoin que nous avons déjà notée, il y a le fait qu'une transmission orale remontant à l'origine de

l'humanité aurait dû passer par un trop grand nombre de générations pour nous parvenir intactes.

Certains fossiles d'hominidés remontent à quatre millions d'années, tandis que l'espèce *Homo sapiens* à laquelle nous appartenons serait apparue il y a plus de 150 000 ans. Donc, si nous tenons compte des données de la paléontologie, il est bien douteux, pour ne pas dire impossible, qu'une pensée aussi complexe et abstraite, que celle des récits de la création, ait pu être transmise oralement depuis le premier homme. Surtout que le langage s'est structuré graduellement dans l'humanité selon le modèle du développement de cette faculté chez l'enfant, depuis les réalités concrètes vers la pensée abstraite.

– *S'il est vrai que les récits de la création ne peuvent être considérés comme des documents historiques, à quel genre littéraire appartiennent-ils ? S'agirait-il de mythes, comme certains le prétendent ?*

– À mon avis, ces écrits ne peuvent être assimilés strictement au genre mythique. Il suffit de les comparer aux histoires parallèles de la création issues de diverses cultures et époques pour s'en rendre compte. Considérons brièvement quelques exemples.

Selon un mythe hindou, l'univers a été produit à partir du sacrifice de Perusa, l'homme primordial. La partie inférieure de son corps a formé la terre tandis que la partie supérieure a constitué le ciel. Les castes de la société hindoue sont identifiées aux diverses parties de son corps. Les bras sont devenus les guerriers, les jambes ont formé le commun du peuple tandis que les pieds ont donné naissance aux esclaves.

À Babylone, c'est le dieu Marduk qui initie la création en tuant la Mère universelle et en découpant son corps en deux parties pour constituer le ciel et la terre.

En Chine, un mythe raconte que la création a commencé par un œuf dans lequel sont confondus le yin et le yang, le mâle et la femelle, le froid et le chaud. De cet œuf est né Phan Ku, un géant qui, en grandissant pendant un nombre astronomique de jours, a distancé par sa stature le ciel de la terre.

En Mongolie, une femelle corbeau crée d'abord des jumeaux mâles. Son époux part pour un long vol au cours duquel il défèque pour produire les montagnes et urine pour créer les lacs, les rivières et les océans. La femme est créée par la suite par une araignée femelle (source : Wikipédia).

L'on pourrait continuer ainsi longtemps de passer en revue les nombreux mythes que les cultures ancestrales ont inventés pour expliquer l'existence du monde... Mythes qui ont eu un rôle déterminant à jouer dans le

développement des cultures. Le mythe justifie, en effet, la complexité des rapports sociaux. Il a pu avoir parfois un impact néfaste sur les structures mentales des individus. Qu'on imagine l'effet sur la mentalité des gens d'un mythe pour qui, par exemple, l'univers est fait de la crasse d'un dieu ou de ses matières fécales !

Face aux images délirantes, à l'extravagance des actions rapportées, à l'in vraisemblance touffue du contenu des mythes, les récits bibliques font contraste. La sobriété, la pondération, l'économie des moyens utilisés pour l'écriture des premiers chapitres de la Genèse me semble indiquer la marque d'auteurs, entendus dans le sens moderne du mot par opposition à de simples transpositeurs d'une tradition orale. Je m'explique. L'écrivain qui met par écrit un récit traditionnel n'invente rien de lui-même. Il se limite à donner une forme littéraire à une histoire transmise de génération en génération. Il n'exprime pas une pensée personnelle.

Telle n'est pas la situation des auteurs des deux récits de la création. Ils sont motivés par des intentions bien précises. Ils proposent une conception de la réalité absolument révolutionnaire par rapport aux conceptions des cultures dominantes de leur temps. Ces auteurs sont inspirés par une vision. Les affirmations de leurs écrits transcendent les temps et les cultures pour se mesurer aux énigmes qui hantent la conscience humaine depuis son origine. Ils sont conscients des grandes questions philosophiques et leur apportent des solutions théologiques originales. Questions sur l'existence de l'univers, sur la souffrance, sur le mal, sur la mort. Même les grands philosophes de l'Antiquité n'ont pu trouver de solutions satisfaisantes à ces interrogations.

Cher Christian, vous me demandez à quel genre appartiennent ces écrits. Je ne peux que les qualifier d'écrits inspirés. Ce sont des textes fondamentaux qui constituent les assises de bien plus qu'une culture. Car ils portent en eux le pouvoir de révolutionner la pensée humaine. Ils lui feront éventuellement accomplir un bond prodigieux au-delà de la rationalité. Sans aide, les auteurs n'auraient pu atteindre une telle altitude d'esprit. Dieu leur a donné une vision de la réalité hautement spirituelle. Ils ont traduit cette intuition comme ils le pouvaient, limités qu'ils étaient par le langage et les conceptions de leur temps.

L'ÉGLISE ET L'ÉVOLUTION

Christian : *Comment le principe d'interprétation de l'Écriture peut-il s'appliquer à la question des origines ? Que dit l'Église à ce sujet ?*

– L'Église tire principalement du premier chapitre de la Genèse la foi en un Dieu unique, créateur de l'univers. Du deuxième récit, elle induit le dogme de la chute originelle. Les définitions officielles de la foi s'en tiennent aux concepts théologiques et n'entrent pas sur le terrain réservé aux sciences positives. L'Église n'impose aucune opinion sur les modalités de la manifestation des réalités objectives. Si bien qu'est laissé à la liberté de chacun un espace considérable à l'interprétation personnelle... et aux hypothèses scientifiques.

Il faut reconnaître qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Avant l'époque moderne, les hommes d'Église n'ont pas toujours su identifier la ligne de démarcation entre les vérités dogmatiques et les préjugés culturels qui peuvent y être liés. Une confusion qui a parfois généré des erreurs très graves. De sorte que, poussés par un zèle mal inspiré, des ecclésiastiques ont pu soutenir avec opiniâtreté des opinions qui, loin d'être définies comme des dogmes, ne relevaient pas du tout de leur compétence. Un dogmatisme qui était en fait le miroir de leur ignorance et de leurs idées préconçues.

Les condamnations de Copernic et de Galilée demeurent des stigmates exemplaires sur le parcours historique de l'Église. Les théories du chanoine Nicolas Copernic (1473-1543), un astronome polonais, ont été condamnées en 1616, plusieurs décennies après sa mort, par le pape Paul V comme étant contraires aux Écritures. Le savant prêtre soutenait dans son ouvrage *De revolutionibus* que la Terre tourne autour du Soleil et non l'inverse.

En dépit de cette condamnation, Galilée (1564-1642) reprenait à son compte la cosmogonie héliocentrique copernicienne. Les prélats de l'Inquisition qui se sont opposés à ses thèses et l'ont obligé à les abjurer en 1633 sous la menace d'être condamné au bûcher, ont prétendu démontrer à leur tour qu'elles contredisaient les Écritures.

Première erreur : ils appuyaient leur argumentation sur le postulat que les Écritures informent sur les réalités objectives de l'univers. L'on sait

aujourd'hui qu'elles visent l'édification spirituelle de l'humanité et non à fournir de l'information scientifique sur la nature. Une chose remarquable à souligner à cet égard. L'on chercherait en vain un passage de l'Écriture qui aurait pu être utilisé pour contredire clairement les thèses de Galilée et de son savant prédécesseur.

Certes, plusieurs versets poétiques, tirés des psaumes entre autres, évoquent la course du Soleil, de son lever à son coucher. Ce sont là toutefois des expressions populaires basées sur l'apparence qui n'imposent absolument pas une cosmogonie particulière. On utilise encore aujourd'hui ces images, même si tout le monde sait que c'est la Terre qui tourne et non le Soleil qui se déplace.

Deuxième erreur : les préjugés de l'Inquisition n'étaient pas fondés sur la Bible mais bien sur des éléments de culture scientifique qui remontaient à l'Antiquité grecque. Les conceptions du temps s'appuyaient sur la cosmogonie de Claude Ptolémée. À peine un siècle après la naissance du Christ, ce savant païen avait élaboré une théorie ingénieuse qu'il démontrait par de savants calculs. Elle visait à rendre compte du parcours irrégulier des planètes par rapport au mouvement général de la voûte céleste. L'astronome expliquait cette irrégularité par l'existence d'un nombre de "ciels" translucides qui gravitaient indépendamment autour de notre planète.

La cosmogonie de Ptolémée était géocentrique. C'est-à-dire qu'elle postulait que notre planète était établie immobile au centre de l'univers et que tous les astres gravitaient autour d'elle. Depuis la révolution scientifique enclenchée par les découvertes de Copernic et Galilée, l'on sait que l'irrégularité du mouvement des planètes s'explique par leur rotation indépendante autour du Soleil.

La Bible, quant à elle, présente une tout autre vision du cosmos. L'auteur du psaume 24, par exemple, conçoit une Terre ancrée dans les eaux de l'océan.

Au Seigneur, la terre et ses richesses, le monde et ses habitants! C'est lui qui l'a fondée sur les mers, et la tient stable sur les flots (Ps 24, 1-2).

Le psalmiste rejoint l'auteur du premier récit de la création pour qui le continent émerge des eaux inférieures le troisième jour. Les conceptions ingénues de la culture au temps de la composition de la Bible transpirent particulièrement du psaume 104.

Tu déploies les cieux comme une tente...

Tu poses la terre sur ses bases,
inébranlable pour les siècles des siècles.

De l'abîme tu la couvres comme d'un vêtement (Ps 104, 2.5.6).

La voûte des cieux était comparée à une tente dont les trous minuscules laissent filtrer la lumière des étoiles. L'on croyait alors que la Terre avait la forme d'un disque limité par les mers et reposait stablement sur quatre piliers. « *Au Seigneur, les colonnes de la terre : sur elles il a posé le monde* » (1 S 2, 8).

À l'époque de Copernic et de Galilée, cette cosmogonie biblique était largement dépassée. Les prélats de l'Inquisition n'en tenaient pas compte car ils intégraient à leur culture les éléments les plus avancés de la science et de la philosophie gréco-romaines. Leurs conceptions venaient donc de loin, on le constate, et d'une source pas du tout religieuse. Elles étaient tributaires des avancées de la science antique.

La théorie de Galilée était perçue par les évêques et les cardinaux de l'Inquisition comme une menace pour la foi parce qu'elle jetait par terre, à ce qu'il leur semblait, la conception d'une création en vue de l'homme (anthropocentrisme) sur une planète sise au centre de l'univers. Plusieurs siècles plus tard, soit dans les dernières années du 20^e siècle (1992), l'Église a reconnu son erreur et a réhabilité Galilée. Je pense qu'elle a tiré sa leçon de cette faute historique. Elle ne tient pas du tout à reproduire la même erreur, même si la tentation a été forte à quelques reprises depuis lors. Entre autres, à propos de la théorie de l'évolution biologique.

Les pressions sur la hiérarchie pour condamner Darwin n'ont pas manqué, en effet, depuis la publication en 1859 de *Sur l'origine des espèces*. D'autant plus que Darwin se voulait agnostique, contrairement à Copernic, qui était prêtre, et à Galilée, qui était un fervent chrétien. Mais l'Église moderne a su triompher de la tentation. Déjà en 1950, Pie XII recommande une attitude d'ouverture à l'égard de la théorie scientifique tout en mettant en garde contre les interprétations philosophiques marquées par certains présupposés matérialistes.

L'Église n'interdit pas que la doctrine de l'évolution, dans la mesure où elle recherche l'origine du corps humain à partir d'une matière déjà existante et vivante – car la foi catholique nous ordonne de maintenir la création immédiate des âmes par Dieu – soit l'objet, dans l'état actuel des sciences et de la théologie, d'enquêtes et de débats entre les savants de l'un et de l'autre partis : il faut pourtant que les raisons de chaque opinion, celle des partisans comme celle des adversaires, soient pesées et jugées avec le sérieux, la modération et la retenue qui s'imposent ; à cette condition que tous soient prêts à se soumettre au jugement de l'Église à qui le mandat a été confié par le Christ d'interpréter avec autorité les Saintes Écritures et de protéger les dogmes de la foi (Pie XII, *Humani Generis*, 12 août 1950).

Le *Catéchisme de l'Église catholique*, dans cet esprit d'ouverture, fait l'éloge des recherches scientifiques et des nouvelles perspectives qu'elles ouvrent pour la démarche de la foi.

La question des origines du monde et de l'homme fait l'objet de nombreuses recherches scientifiques qui ont magnifiquement enrichi nos connaissances sur l'âge et les dimensions du cosmos, le devenir des formes vivantes, l'apparition de l'homme. Ces découvertes nous invitent à admirer d'autant plus la grandeur du Créateur, à Lui rendre grâce pour toutes ses œuvres et pour l'intelligence et la sagesse qu'Il donne aux savants et aux chercheurs. Avec Salomon, ceux-ci peuvent dire : « *C'est Lui qui m'a donné la science vraie de ce qui est, qui m'a fait connaître la structure du monde et les propriétés des éléments (...) car c'est l'ouvrière de toutes choses qui m'a instruit, la Sagesse* » (CÉC no 283).

Plus loin, le *Catéchisme* enseigne que la création n'est pas parvenue à son terme et qu'elle évolue vers une perfection qui n'est pas encore atteinte. Les créatures sont mêmes appelées à collaborer à l'accomplissement éventuel d'une création qui chemine vers le dessein ultime du Créateur.

La création a sa bonté et sa perfection propres, mais elle n'est pas sortie tout achevée des mains du Créateur. Elle est créée dans un état de cheminement vers une perfection ultime encore à atteindre, à laquelle Dieu l'a destinée (CÉC no 302).

Dieu est le Maître souverain de son dessein. Mais pour sa réalisation, il se sert aussi du concours des créatures. Ceci n'est pas un signe de faiblesse, mais de la grandeur et de la bonté du Dieu Tout-puissant. Car Dieu ne donne pas seulement à ses créatures d'exister, il leur donne aussi la dignité d'agir d'elles-mêmes, d'être causes et principes les unes des autres et de coopérer ainsi à l'accomplissement de son dessein (306).

Plus directement au sujet de la théorie de l'évolution, Jean-Paul II, dans un discours adressé à l'*Académie pontificale des sciences*, a rappelé la position de Pie XII à l'effet qu'il n'y a « *pas opposition entre l'évolution et la doctrine de la foi sur l'homme et sur sa vocation* ». À propos de l'interprétation de la Bible, il met en garde contre une lecture fondamentaliste et littérale.

Pour ma part, en recevant le 31 octobre 1992 les participants à l'Assemblée plénière de votre Académie, j'ai eu l'occasion, à propos de Galilée, d'attirer l'attention sur la nécessité, pour l'interprétation correcte de la parole inspirée, d'une herméneutique rigoureuse. Il convient de bien délimiter le sens propre de l'Écriture en écartant des interprétations indues qui lui font dire ce qu'il n'est pas dans son intention de dire (Jean-Paul II, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, 1996).

Tout de suite après avoir exprimé cette réserve, il reconnaît le bien-fondé de l'évolutionnisme.

Aujourd'hui, près d'un demi-siècle après la parution de l'encyclique *Humani Generis*, de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse. Il est en effet remarquable que cette théorie se soit progressivement imposée à l'esprit des chercheurs, à la suite d'une série de découvertes faites dans diverses disciplines du savoir. La convergence, nullement cherchée ou provoquée, des résultats de travaux menés indépendamment les uns des autres constitue par elle-même un argument significatif en faveur de cette théorie (idem).

L'expression « *plus qu'une hypothèse* » implique que l'évolution n'est pas une simple théorie que l'on peut rejeter du revers de la main mais qu'elle est un fait suffisamment démontré. Il n'y a donc pas lieu de l'approuver ou de la désapprouver, il n'y a qu'à la reconnaître comme une connaissance objective tirée de l'observation scientifique de la réalité. Jean-Paul II fait judicieusement remarquer, cependant, que dans toute théorie prenant appui sur les faits objectifs, il y a une part d'interprétation qui relève de présupposés philosophiques.

L'élaboration d'une théorie comme celle de l'évolution, tout en obéissant à l'exigence d'homogénéité avec les données de l'observation, emprunte certaines notions à la philosophie de la nature. Et, à vrai dire, plus que de la théorie de l'évolution, il convient de parler des théories de l'évolution. Cette pluralité tient, d'une part à la diversité des explications qui ont été proposées du mécanisme de l'évolution et, d'autre part, aux diverses philosophies auxquelles on se réfère. Il existe ainsi des lectures matérialistes et réductionnistes et des lectures spiritualistes. Le jugement ici est de la compétence propre de la philosophie et, au-delà, de la théologie (idem).

Les données scientifiques, pour être significatives, doivent être interprétées. Nécessairement ! Et à cet égard, les interprétations que l'on peut donner du fait de l'évolution sont aussi diverses que les options philosophiques, conscientes ou inconscientes, auxquelles les personnes peuvent adhérer. Jean-Paul II précise qu'il appartient à la philosophie et à la théologie de juger de la valeur d'une interprétation. C'est dans ce contexte qu'il émet une mise en garde.

Les théories de l'évolution qui, en fonction des philosophies qui les inspirent, considèrent l'esprit comme émergeant des forces de la matière vivante ou comme un simple épiphénomène de cette matière sont incompatibles avec la vérité de l'homme. Elles sont d'ailleurs incapables de fonder la dignité de la personne (idem).

Il est bien clair que ce n'est pas l'hypothèse de l'évolution en elle-même qui est ici remise en cause mais bien l'interprétation qui en est faite par les philosophies matérialistes. Mais puisque Jean-Paul II précise plus haut : « *il existe des lectures matérialistes et réductionnistes et des lectures spiritualistes* », il est également évident que la lecture spiritualiste de l'évolution est tout à fait admissible pour l'Église. Bien plus, lorsqu'il affirme que l'évolution est « *plus qu'une hypothèse* », il suggère que cette donnée relativement nouvelle dans l'histoire de l'humanité ne manque pas d'avoir une profonde influence sur la culture ainsi que d'importantes répercussions philosophiques et doctrinales – tout compte fait bénéfiques, éclairantes même – pour l'articulation intellectuelle de la foi chrétienne.

– *Qu'entendez-vous par ces répercussions philosophiques et doctrinales ? Jean-Paul II aurait-il préparé le terrain pour une remise en cause éventuelle de certaines définitions de la foi ?*

– Aucunement ! Ce ne sont pas les dogmes qui risquent d'être affectés mais la représentation culturelle que nous en avons. Les images que le croyant forme inévitablement dans son imagination pour se représenter les mystères chrétiens devront passer par une véritable révolution. Elles devront être purgées de la vision statique de l'univers issue de conceptions philosophiques d'un autre âge. Et elles devront s'adapter au nouveau terreau culturel induit du concept d'un univers qui n'a pas été fait à l'origine du temps mais qui se fait actuellement, d'un univers en évolution.

Ce travail de réinterprétation est déjà amorcé en hauts lieux dans l'Église. Le 23 juillet 2004, le pape Benoît XVI, alors qu'il était cardinal et préfet de la *Congrégation pour la doctrine de la foi*, approuvait la publication d'un document émis par la *Commission théologique internationale du Vatican*. Le texte intitulé *Communio et service* reconnaît explicitement que la théorie de l'évolution est fermement fondée sur des faits scientifiques indéniables. Il prend à son compte le scénario, largement accepté dans les milieux scientifiques, selon lequel « *l'univers a fait irruption, il y a 15 milliards d'années, en une explosion appelée le "big bang"* ».

La *Commission* note également qu'il « *a été démontré que tous les organismes vivants sur la terre sont génétiquement apparentés et qu'il est virtuellement certain que tous les organismes vivants descendent du premier organisme* (no 63). De plus, soutient le document théologique, « *des évidences de plusieurs études dans les sciences physiques et biologiques confirment une certaine théorie de l'évolution pour rendre compte du développement et de la diversité de la vie sur la terre* » (idem).

Quant à l'origine de l'homme, les théologiens estiment la question complexe et sujette constamment à révision à partir des avancées de la recherche scientifique. Actuellement, soutiennent-ils, les découvertes combinées de l'anthropologie et de la biologie moléculaire inclinent fortement pour une « *origine de l'espèce humaine en Afrique, il y a environ 150 000 ans d'une population humanoïde de lignage génétique commun* » (idem).

On se doit toutefois d'expliquer, poursuit la *Commission théologique*, que le développement du cerveau humain a altéré de manière permanente la nature et le rythme de l'évolution. Avec l'introduction de facteurs spécifiques à l'humanité comme « *la conscience, l'intentionnalité, la liberté et la créativité, l'évolution a été refondue en une évolution sociale et culturelle* » (idem).

Bien qu'une interprétation sociale de l'évolution humaine ne me semble pas une explication exhaustive ni même suffisante, j'estime que ce dernier point a le mérite de faire ressortir l'importance du terreau culturel dans lequel s'enracinent nos convictions religieuses. L'inculturation de la foi est une incontournable exigence de l'Évangile que l'Église a pour mission de proclamer au monde.

Pour illustrer cette nécessaire adaptation, revenons au cas des cardinaux qui ont condamné Galilée. Rappelons qu'ils considéraient sa théorie comme une menace à la foi. À leurs yeux, elle remettait en question une vérité qui demeure très présente dans la tradition théologique. À savoir que le Créateur avait l'homme en vue dès l'origine de la création. Or, les prélats concernés assimilaient le statut de l'humanité dans l'univers à la place qu'occupe la Terre dans le cosmos. Une confusion qui leur a fait croire que Galilée, avec ses nouvelles théories, démolissait une vérité qu'ils croyaient inséparable de leur conception du cosmos.

Et de fait, l'humanité n'a plus été la même du moment qu'elle a reconnu la quasi-insignifiance de notre planète, perdue comme un grain de sable dans l'inimaginable immensité cosmique. Toutefois, la vérité que le système de Galilée a semblé occulter en son temps, la théorie de l'évolution peut fort bien la rendre à la culture d'aujourd'hui. Car la place de l'humanité dans un univers qui évolue est, de toute évidence, au sommet des réalités biologiques connues objectivement. Le fait que l'évolution aboutisse à la conscience morale de l'homme et à la liberté peut indiquer une intention divine, comme nous serons amenés à le considérer plus loin dans notre recherche.

Nous n'avons donc rien à perdre et tout à gagner de l'*aggiornamento* (mise à jour) de notre pensée religieuse. Rien à craindre non plus des

actuelles et éventuelles découvertes scientifiques. « *La vérité ne peut pas contredire la vérité* », rappelle Léon XIII dans son encyclique *Providentissimus Deus*. Jean-Paul II lui faisait écho à l'occasion d'un discours adressé à des professeurs et à des étudiants de Cologne.

Il ne peut y avoir de conflit fondamental entre la raison qui, en conformité avec sa propre nature qui vient de Dieu, est axée sur la vérité et est ordonnée à la connaissance de la vérité, et une foi, qui réfère à cette même source divine de toutes les vérités. La foi confirme en fait les droits spécifiques de la raison naturelle (5 novembre 1980).

Lors d'un symposium organisé par l'*Académie pontificale des sciences* et le *Conseil pontifical pour la culture*, Jean-Paul II revenait sur ce thème.

Lorsqu'elles suivent leurs propres méthodes respectives, la religion et la science sont des éléments constitutifs de la culture... et plutôt que de s'opposer, elles sont marquées par la complémentarité (4 octobre 1991).

LA GENÈSE REVISITÉE

Christian : *Votre présentation de la pensée du Magistère de l'Église est convaincante. Il me resterait à saisir la complémentarité de la foi et de la science en regard de la Genèse.*

– Pour accéder au sens véritable des récits de la création, on doit décortiquer les images que les auteurs ont utilisées pour accéder à ce qui leur a été inspiré par l'Esprit. Un peu comme l'archéologue dont les fouilles révèlent les coutumes et la culture d'une civilisation antique. Dans cet esprit, relisons les tout premiers versets de la Bible.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme...

« *Au commencement...* » Face aux affirmations de l'Orient, qui propageait l'idée d'un univers cyclique enfermé dans "l'éternel retour", la Genèse affirme qu'il y a un début. C'est déjà toute une proposition. Car au concept de commencement se rattache l'idée d'aboutissement, de finalité. Et de fait, le premier mot de la Genèse, « *au commencement* », appelle le dernier mot de l'Apocalypse : « *Amen !* » (Ap 22, 21). Cette expression conclusive fait pressentir une issue heureuse à l'aventure universelle, un accomplissement positif de la création !

Entre ces deux extrémités surgissent l'espace et le temps. L'affirmation d'un commencement et d'une fin implique le déploiement de la réalité sous la forme d'un développement, d'une croissance, d'une histoire ! Nous naviguons ici en plein cœur de la révélation judéo-chrétienne introduisant la notion d'un univers en mouvement vers un accomplissement, d'une humanité en devenir selon un plan bien précis du Créateur. Des concepts qui s'harmonisent parfaitement avec l'hypothèse de l'évolution.

En Occident, d'autre part, l'idée d'un « *commencement* » entrait en conflit avec la cosmogonie qui avait cours depuis l'antiquité grecque. Jusqu'au début du 20^e siècle, en effet, les érudits – philosophes, mathématiciens, astronomes, physiciens (Einstein inclus) – présupposaient que la matière était éternelle. Ils croyaient que le cosmos avait toujours existé, qu'il n'avait ni commencement ni fin.

En 1927, le chanoine Georges Lemaître lançait, comme un pavé dans la mare de ces présuppositions, le modèle cosmologique d'un univers en expansion. Il conjecturait que le parcours des astres dans l'espace et le temps remontait à la dilatation d'un "*atome primitif*".

Cette hypothèse n'est pas du tout bien accueillie dans le milieu scientifique. On accuse le prêtre catholique de prétendre accréditer le récit biblique de la création. Mais en 1929, deux ans après la publication de sa théorie, l'astronome Edwin Hubble, qui ne connaissait pas la théorie de Lemaître, démontrait expérimentalement que les galaxies s'éloignent les unes des autres, ce qui est la preuve d'une expansion.

« ...*Dieu créa le ciel et la terre...* » Les civilisations antiques ont imaginé des empyrées peuplées par de nombreux dieux, dont les actions causaient le monde et conditionnaient la réalité humaine. À l'encontre de cette vision des choses, l'auteur de la Genèse affirme l'existence d'un seul Dieu, cause de tout ce qui existe, soit les réalités visibles (la terre) et invisibles (le ciel). Certains philosophes grecs sont parvenus à la conception d'une Cause première de l'univers, mais cette notion rationnelle était abstraite. Ce qui a peu à voir avec le Dieu vivant de la Bible en relation avec sa création, avec l'homme en particulier.

« ...*Or la terre était vague et vide...* » L'auteur emploie des images minimales pour évoquer un avant la création. Le « *vague* » symbolise l'indéterminé, le « *vide* » signifie l'absence de contenu. Les trois premiers jours, le Créateur détermine les lois qui vont à l'encontre du « *vague* » en précisant les choses. Le premier jour, il effectue une distinction entre la lumière et les ténèbres ; le deuxième jour, entre les eaux inférieures et les eaux supérieures ; le troisième jour, entre la terre ferme et l'océan.

Les trois jours qui suivent permettront de combler le « *vide* » initial par des êtres dans les espaces créés les trois premiers jours. Au quatrième jour, c'est la création des astres du jour et de la nuit, qui répond à la distinction entre la lumière et les ténèbres du premier jour. Le cinquième jour, la création des oiseaux et des poissons fait suite à la séparation du deuxième jour entre les eaux du ciel et celles de la terre. La création du sixième jour permettra de remplir d'organismes vivants (les animaux et les hommes) le continent qui a émergé des eaux le troisième jour.

On le constate, les trois derniers jours de la création sont à lire en parallèle aux trois premiers. Donc, voici un procédé littéraire qui tient plus de la forme poétique et philosophique que de l'exposé linéairement logique (voir le schéma, page suivante).

L'acte créateur selon la Genèse

« La terre était

VAGUE

et

VIDE »

Le VAGUE est défini

Premier jour

la lumière et les ténèbres

Deuxième jour

Les eaux sous et au-dessus du ciel

Troisième jour

le continent et la végétation

Le VIDE est rempli

Quatrième jour

Le soleil, la lune et les étoiles

Cinquième jour

Les poissons et les oiseaux

Sixième jour

les animaux et les humains

Christian : *Mais pourquoi l'auteur utilise-t-il ce procédé ? Que veut-il communiquer ?*

– Le fait que le scribe expose sa pensée dans un format particulier et en élaborant une structure qui n'est pas d'emblée évidente est en soi significatif. Il n'aurait pas pu dire plus clairement que son discours ne doit pas être interprété à la lettre.

Car son exposé ne vise pas tant à décrire des actes successifs du Créateur dans le temps qu'à évoquer l'ordre dont il a imprégné sa création. En laissant percevoir une structure sous-jacente à son discours, il indique qu'il ne faut pas porter son attention sur les descriptions détaillées des six jours mais plutôt considérer l'ensemble de manière synthétique et ainsi épouser le regard hors du temps du Créateur.

Au-delà des images utilisées pour évoquer des actes créateurs successifs, on peut donc saisir la pensée de l'auteur, à savoir que le Seigneur est à l'origine de toute la réalité ! Globalement !

– La structure parallèle des six jours de la création ne permettrait-elle pas d'expliquer les incohérences déjà relevées du premier récit ? De sorte que s'il faut renoncer à interpréter ce texte selon la séquence temporelle qu'il décrit, du moins pourrions-nous y percevoir une logique qui justifierait autrement la lettre de l'Écriture...

– Ami très cher, je vois que vous tenez à tout prix à sauver le sens littéral. Il semble que vous l'assimiliez à la notion d'inerrance (sans erreur) de l'Écriture, de sorte que la contestation de la lettre vous apparaît comme une attaque à sa vérité.

Mais si l'Église enseigne que les textes sacrés sont exempts d'erreurs en ce qu'ils exposent les vérités de la foi, elle reconnaît qu'ils peuvent être et sont effectivement faillibles lorsqu'ils touchent aux conceptions humaines. Je vous concède, cependant, qu'il n'est pas toujours facile de discerner entre la révélation divine et les concepts humains. C'est pourquoi un solide travail de recherche s'impose pour se disposer à accueillir authentiquement la Parole de Dieu en la dégainant de son enveloppe anthropomorphique.

Le constat de la structure parallèle des six jours de la création me fait quant à moi tirer une conclusion contraire à celle que vous souhaiteriez. À savoir que les images utilisées par l'auteur pour exprimer son intuition sont tout à fait accessoires. Je pense, en définitive, que s'il a décrit la création de la végétation avant celle du soleil, ce n'est pas parce qu'il ignorait que les plantes ont besoin de l'astre du jour pour vivre mais parce qu'il ne se souciait pas d'être cohérent à cet égard, tout occupé qu'il était à traduire son inspiration sous une forme schématique.

On ne doit donc pas s'arrêter aux images qu'il utilise pour exposer son intuition. On doit plutôt dégager la structure de pensée qu'il laisse transparaître sous ces images.

– *Que peut-il bien vouloir nous dire par la création des végétaux le troisième jour, par exemple ?*

– Référons-nous au schéma. Le troisième jour prépare le milieu dans lequel seront créés les êtres du sixième jour, soit les animaux et les humains. Le troisième jour, donc, Dieu prévoit d'assurer la nourriture essentielle au maintien et à la croissance de leur vie. La végétation, c'est la nourriture qu'il leur attribue explicitement, comme l'indique l'auteur inspiré à la fin de son récit.

Dieu dit : « *Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. À toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes* », et il en fut ainsi (Gn 1, 29-30).

Si nous devons prendre ces versets à la lettre, il nous faudrait comprendre que toutes les espèces animales, incluant l'espèce humaine, ont été créées végétariennes. Ce ne serait qu'après le déluge, selon la Genèse, que Dieu aurait permis à Noé de manger de la chair, en plus de la végétation.

Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. Tout ce qui se meut et

possède la vie vous servira de nourriture, je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes (Gn 9, 1-3).

Mais si les humains et les animaux étaient végétariens avant le déluge, à quoi auraient bien pu servir les armes et outils biologiques des carnivores puisqu'à l'origine, ils n'en auraient pas eu besoin pour se nourrir ? Un lion ne serait pas un lion s'il ne disposait pas de crocs et de griffes pour déchirer sa proie. Dieu aurait-il attribué des serres et un bec puissant à l'aigle pour saisir et déchiqueter sa prise s'il avait dû se nourrir exclusivement d'herbe et de fruits ? Les organes sont formés en fonction de la nourriture dont les espèces ont besoin pour se maintenir vivantes. Végétariens et carnivores jouissent d'organes différents adaptés à leur nourriture et au milieu dans lequel ils évoluent.

De plus, les connaissances positives confirment que les organismes vivants se repaissent copieusement les uns des autres depuis le tout début microscopique de la vie sur notre planète. L'auteur de la Genèse n'a donc pu vouloir dire que les espèces ont été créées végétariennes à l'origine et seraient devenues carnivores par la suite, en conséquence du péché d'Adam et Ève par exemple, ou encore, à la suite d'un ordre nouveau imposé à la création après le déluge.

Les passages cités laissent plutôt transparaître une préoccupation théologique, et non biologique, de l'auteur. Il répond à une objection à propos du mal dans la création. L'auteur est conscient que ce mal pourrait être jugé consécutif à la souffrance et à la violence qui existent dans la création même avant l'arrivée de l'homme. Les animaux qui s'entre-dévorent pour survivre connaissent la souffrance. La biche qui tombe sous les pattes du prédateur souffre et subit l'injustice de se voir ravir la vie. Au nom de leur survie, les animaux doivent payer un tribut à la férocité. Ils doivent se développer selon une économie terrestre où le puissant l'emporte implacablement en usant de moyens que l'on peut juger cruels et sans pitié, vus de notre perspective.

Les évidences inclineraient donc à induire que la racine du mal moral dans l'humanité découle de cette violence inévitable chez les espèces inférieures de la création. Ne pourrait-on pas blâmer le Créateur d'avoir créé un tel monde et le tenir responsable de la souffrance, de l'injustice et de la mort ? L'auteur répond à cette objection en faisant entendre que Dieu a créé un monde sans mal et sans souffrance, un monde idéal qui se nourrit de végétation et n'a donc pas besoin de recourir à la violence pour se maintenir.

Ce végétarisme relevant d'une intention divine est en fait un signe – et non une réalité effective – du projet de Dieu de créer un monde harmonieux et pacifié. Un signe qui révèle non le début mais l'aboutissement d'un acte créateur qui transcende l'espace et le temps. Le prophète Isaïe a pressenti cet accomplissement à venir et le décrit en des termes poétiques qui rejoignent l'intuition du scribe inspiré de la Genèse.

Le loup habitera avec l'agneau,
la panthère se couchera avec le chevreau.
Le veau, le lionceau et la bête grasse iront ensemble,
conduits par un petit garçon.
La vache et l'ourse paîtront,
ensemble se coucheront leurs petits.
Le lion comme le bœuf mangera de la paille.
Le nourrisson jouera sur le repaire de l'aspic,
sur le trou de la vipère le jeune enfant mettra la main.
On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte,
car le pays sera rempli de la connaissance de Yahvé,
comme les eaux couvrent le fond de la mer (Is 11, 5-9).

Derrière les concepts utilisés par Isaïe et par l'auteur de la Genèse, l'on peut donc apercevoir une signification théologique considérablement plus profonde que le sens littéral permet de supposer. Ce qui oblige à exclure d'emblée une interprétation littérale, même selon la cohérence logique que vous suggériez, il y a un instant.

La séparation des eaux, le deuxième jour fait également ressortir le côté arbitraire des signes utilisés. Selon la culture du temps, l'élément aquatique était divisé en deux catégories : les eaux inférieures, qui comprenaient les mers, les lacs, les sources, les rivières, et les eaux supérieures, situées au-dessus de la voûte céleste. L'auteur croyait, dans la foulée des représentations traditionnelles, que la pluie s'expliquait par l'existence d'une nappe d'eau au-dessus des nuages. D'où la nécessité pour le Créateur, alors que les éléments étaient encore confondus, de séparer « *les eaux d'avec les eaux... les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament* » (Gn 1, 6-7).

Nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas de nappe d'eau « *au-dessus du firmament* » et que la pluie s'explique par l'évaporation des eaux terrestres. Par conséquent, le Créateur n'a jamais eu à séparer « *les eaux d'avec les eaux* ». Il n'a pas eu non plus à séparer la lumière des ténèbres avant la création des astres ni à faire émerger le continent de l'océan. Ces images, issues d'une culture antique, demeurent toutefois valables en tant qu'éléments accessoires du schéma qui illustre la véritable pensée de l'auteur.

– *Mais comment exprimerions-nous aujourd'hui sa vision ?*

– Nous avons dit que le Créateur, selon l'auteur inspiré, occupe les trois premiers jours de la création à imposer un ordre au « vague » originel, à séparer les éléments pour que puisse apparaître l'ESPACE dans lequel pourront exister les réalités tangibles dans le TEMPS. Ce cadre, nous dirions aujourd'hui que c'est la matière dans laquelle sont en quelque sorte découpés tant les êtres vivants que les objets inanimés. Par le récit des trois premiers jours, l'écrivain sacré veut donc signifier que le Créateur a fixé dès l'origine les lois immuables du tissu de base de la réalité concrète. La matière a été voulue par le Créateur en tant que déterminisme de l'espace et du temps.

Les astrophysiciens actuels parlent de quatre forces fondamentales qui conditionnent la substance matérielle. Si l'on voulait réécrire en termes modernes ces versets de la Bible, l'on pourrait utiliser ces connaissances. Mais ces concepts pourraient un jour être contestés. Ils pourraient être remplacés par d'autres jugés plus adéquats pour exprimer ponctuellement les lois fondamentales de la substance que nous nommons matière, tout comme les notions de l'auteur de la Genèse ont été dépassées par les connaissances modernes.

Les jours qui suivent les trois premiers sont occupés à remplir le « vide » initial par des êtres. Et si l'on s'efforce de comprendre ce que le scribe veut dire, l'on traduira que le Créateur a enclenché la réalité en attribuant à la matière la possibilité d'être manifestée dans des formes.

– *Comment pouvez-vous arriver à une telle déduction ?*

– Si les trois premiers jours sont consacrés à la création de la matière, il serait logique, à première vue, d'attendre la création des êtres vivants les trois jours suivants. De fait, les deux derniers jours de cette triade voient l'émergence des oiseaux et des poissons le cinquième jour, des animaux et des humains le sixième. Mais le quatrième jour, ce sont les astres du jour et de la nuit qui sont formés tandis que les végétaux – pourtant des vivants – sont « produits » par la « terre » (Gn 1, 12) le troisième jour.

– *Que vient donc faire cette asymétrie dans la structure si cohérente que nous avons observée jusqu'ici ?*

– Elle contraint à scruter plus profondément le texte pour nous situer au niveau de l'activité créatrice, alors que « les ténèbres couvrent l'abîme » et qu'un « vent de Dieu tournoie sur les eaux » (Gn 1, 2). L'activité créatrice ne se situe pas directement au niveau des accidents au sens philosophique du terme. Elle ne s'insinue pas dans la trame des causes secondes ou efficientes qui tissent la réalité telle que nous la percevons. Elle se mani-

feste par la proclamation de principes universels, de lois fondamentales. Ce que le « *Dieu dit* » répété neuf fois dans le récit suggère clairement.

Agir au niveau des accidents ne serait pas digne du Créateur car ce que nous percevons de la réalité démontrerait des limites à la toute-puissance divine. Les insuffisances et les ratés observés dans la création – et à un titre éminent la souffrance et la mort – pourraient lui être imputés comme une conséquence de l'imperfection de l'Acte créateur.

Cet acte créateur ne s'effectue pas dans l'extériorité. Dieu ne crée pas à partir d'une autre galaxie ou d'un ailleurs objectif de l'univers. Par l'asymétrie de sa présentation schématique, l'auteur inspiré incite à dépasser la dualité qui se manifeste dans le monde des apparences pour plonger en profondeur aux racines de la réalité où nous trouvons le mystère unitaire de l'ÊTRE. Dieu donne l'être des choses. Il les fait être de l'intérieur en leur procurant la possibilité d'épouser une forme qui leur est propre.

Par elle-même, la matière pure ne pourrait être autre chose qu'un amas indistinct à la frontière de la réalité ; une soupe chaotique d'énergie, un bouillon sans axe de développement, sans orientation, sans trajectoire. Rien de particulier n'aurait pu en émerger si le Créateur n'avait pas créé la potentialité des formes. Cette capacité fait que, pour exister, les êtres imposent à la matière une structure, une forme qui retient dans l'unité la multiplicité des éléments qui les constituent. Matière et forme sont reliées et ne pourraient exister l'une sans l'autre dans la réalité. La matière pure ne pourrait apparaître s'il n'existait aucune forme structurante pour la manifester. Le Soleil ne pourrait pas se maintenir s'il ne bénéficiait pas de la potentialité formelle qui le fait être Soleil. Il ne pourrait ni éclairer ni diffuser sa chaleur si son existence ne faisait pas la cohésion des particules dont il est constitué pour les empêcher de se disperser indistinctement dans tout l'univers.

Il en est de même pour tout ce qui se rencontre dans le monde objectif, tant les êtres inanimés que les êtres animés. Ils doivent tous leur existence à la capacité d'épouser une forme, à cette potentialité structurale que la matière originelle ne détient pas d'elle-même mais reçoit du Créateur pour émerger de l'univers intérieur de l'être.

– En ramenant les six jours de la création à deux notions, matière et forme, ne craignez-vous pas d'accommoder les textes sacrés à vos idées préconçues ? Ne leur faites-vous pas dire ce que vous voulez bien qu'ils disent ?

– N’est-ce pas en un sens ce que nous faisons lorsque nous lisons la Bible dans un esprit religieux ? Nous accommodons un texte en le méditant pour en être interpellés dans notre vie spirituelle. Ce qui ne veut pas dire que notre interprétation soit purement subjective et ne correspond en rien à la signification objective des textes. Nous cherchons à savoir ce que l’Auteur véritable, Dieu, veut nous dire. Et c’est ici que nous touchons à la richesse inépuisable de la Bible dont la clef d’accès est l’Esprit Saint. En synergie avec notre lecture, il infuse ses lumières, ses inspirations, ses impulsions en proportion de notre réceptivité et de nos besoins.

Lorsque j’accommode les textes sacrés à mes idées préconçues, comme vous dites, je fais la même chose que le croyant qui médite à partir du texte biblique. À cette différence près que je l’interprète dans une perspective philosophique et non strictement spirituelle, pour nourrir la partie rationnelle de mon esprit – ce qui me semble tout à fait légitime.

L’auteur ignorait sans doute les concepts de matière et de forme. Mais l’Esprit divin, lui, n’ignorait sûrement pas les réalités auxquelles ces notions réfèrent. Il a pu y faire allusion en filigrane du récit inspiré – à l’insu même du scribe – pour qu’on les découvre aujourd’hui. La condition d’accès à cette découverte, c’est la méditation sur la structure du récit. Une exploration dont nous n’avons touché que la surface. Il nous faudrait connaître les subtilités de la langue dans laquelle ce texte a été écrit pour l’approfondir. Je pense qu’une telle étude confirmerait mes avancées.

Mais même sans ces outils, nous pouvons aller plus loin encore dans l’interprétation. Aux deux notions précitées, j’associerai les termes d’“extériorité” et d’“intérieurité”. L’“extériorité” est à la matière (qui définit le « *vague* » originel) ce que l’“intérieurité” est à la forme (qui comble le « *vide* » initial). Deux principes, tout autant indissociables l’un de l’autre que matière et forme, à la racine même de la réalité. C’est l’émergence de cette double dimension qui a fait surgir la réalité de rien.

Avant l’acte créateur, en effet, il n’existe rien. Que Dieu ! Il n’y a pas de “hors de Dieu” car Dieu est en Lui-même dans son éternité. Pour que la création soit possible, il a fallu que le Créateur conçoive une réalité à la fois hors de lui et indépendante de lui. La décision de créer l’univers a donc du coup projeté les principes d’“extériorité” pour répondre à la nécessité d’une réalité hors de Dieu et d’“intérieurité” pour satisfaire à l’exigence d’une réalité indépendante de lui. L’“extériorité” rend possible des existences distinctes de Dieu. Tandis que l’“intérieurité” fonde le développement de l’individualité, de l’être en soi, donc d’une création éventuellement ouverte au devenir, à une évolution sous le signe de la liberté.

J'ai inventé ces néologismes plutôt que d'utiliser les concepts d'intériorité et d'extériorité en raison de leur ressemblance euphonique au mot éternité. Il ne faut pas oublier que Dieu est éternel et que lorsqu'un Dieu éternel crée, il crée depuis son éternité et non à l'intérieur de l'espace et du temps.

– *Ce que vous dites-là me semble entrer en contradiction avec la Genèse. Par son exposé de la création en sept jours, l'auteur du premier récit n'affirme-t-il pas implicitement que Dieu a créé dans le temps ?*

– Les Pères de l'Église se sont demandé à quelle sorte de jours l'auteur de la Genèse faisait allusion puisque le Soleil, qui marque les jours, n'a été créé que le quatrième jour ! Ils en ont déduit que ces jours ne doivent pas être entendus dans le sens littéral. Je citerai deux auteurs à l'appui.

Celui qui a l'intelligence supposera que le premier, le deuxième et le troisième jour ont existé sans le soleil, la lune et les étoiles et que le premier jour, a été en quelque sorte également sans le firmament... Je ne peux supposer que quelqu'un puisse douter que ces choses indiquent figurativement certains mystères, l'histoire [de la création] étant survenue en apparence et non littéralement (Origène, *Les doctrines fondamentales* 4, 1-16).

Quelle sorte de jours [de la création] c'était, il est extrêmement difficile, et peut-être même impossible pour nous de le concevoir, et d'autant plus de le dire (Augustin, *La Cité de Dieu* 11, 6). À tout le moins, nous savons qu'il [le jour de la création] est différent du jour ordinaire avec lequel nous sommes familiers (Augustin, *L'interprétation littérale de la Genèse* 1, 19-20).

Nous faut-il encore une fois prendre l'auteur de la Genèse en défaut et conclure à son ignorance du fait que les jours se comptent par rapport au périple apparent du Soleil ? Certainement, il n'ignorait pas ce que toutes les populations, mêmes les plus primitives, savent. Puisque son utilisation du concept de jour ne peut raisonnablement être attribuée à de l'ignorance, il reste donc à l'expliquer par une intention consciente. L'auteur aurait voulu expressément l'incohérence de compter les jours avant la création du Soleil pour signaler que les jours dont il parle ne réfèrent aucunement à des périodes temporelles. C'est d'ailleurs ainsi que Clément d'Alexandrie, autour de l'an 208, l'a compris.

Et comment la création aurait-elle pu avoir lieu dans le temps, vu que le temps est né de pair avec les choses qui existent ?... L'expression « *quand ils furent créés* » [cf. Gn 2, 4] implique une production indéfinie et sans date (Clément d'Alexandrie, *Miscellanies* 6, 16).

L'utilisation du concept du jour est donc accessoire. Il permet seulement au rédacteur de situer la création à l'intérieur d'une semaine. En théorie, il aurait pu utiliser le cadre d'un siècle, d'une année, d'une journée. Mais sans doute que ces entités temporelles ne se seraient pas prêtées aussi facilement à l'expression de la structure de pensée qu'il voulait exposer et dont nous avons déjà parlé.

– *Pourquoi une semaine de sept jours ? Serait-ce pour faire allusion à la signification mystique du chiffre sept, symbole de la perfection ?*

– Une semaine est un cycle complet de temps. Ce choix pourrait signifier que l'acte créateur englobe tout le temps, depuis le commencement jusqu'à la fin. Les Pères de l'Église ont à tout le moins envisagé cette interprétation. Certains ont associé aux six jours de la création six âges de la Terre de mille ans, arguant que pour Dieu « *mille ans sont à tes yeux comme le jour qui passe* » (Ps 90, 4). Nous en serions au sixième âge, celui de la création de l'homme, tandis que le septième, celui du repos sabbatique, serait encore à venir.

Ce dernier jour est celui de l'achèvement, de l'accomplissement, de l'épanouissement qui marque l'entrée de la création dans la sphère divine. Le matin du septième jour est sans fin. Ce que l'on peut déduire du fait que le rédacteur de la Genèse ne termine pas le septième jour par la formule utilisée pour les six jours antérieurs : « *Il y eut un soir, il y eut un matin* ».

– *Mais l'auteur ne situe-t-il pas l'acte de création à l'origine du temps ? Conséquemment, la création est actuellement achevée puisque la Bible dit textuellement que Dieu a « conclu au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait ».*

– Et le verset que vous citez poursuit en disant que Dieu « *chôma après tout l'ouvrage qu'il avait fait* ». Dans le livre de l'Exode, ce chômage est interprété comme un repos. « *Car en six jours, Yahvé a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour* » (20, 8). Le passage fournit un fondement théologique au sabbat. Repos dont l'homme a besoin non uniquement pour refaire ses forces physiques mais pour favoriser également son essor spirituel.

L'homme, certes, a besoin de repos mais Dieu, lui, en aurait-il besoin ? Voilà une façon bien humaine de parler ! Un anthropomorphisme typique des premiers livres de la Bible. Les auteurs ignoraient encore l'absolue perfection de Dieu et projetaient sur lui des conceptions très humaines.

Comme celui, entre autres, de se représenter un univers statique, un univers figé dès l'origine par des déterminismes immuables, un univers

qui ne change pas, qui n'évolue pas. Dans cette optique, l'acte créateur se limite à donner une impulsion initiale à une création apte à se reproduire par la suite d'elle-même sans variantes ni changements. D'où l'image d'un Dieu qui aurait créé l'univers au début du temps et se reposerait depuis !

Mais Dieu aurait-il cessé d'être Créateur ? Cette conception de la création ne colle pas à un univers en évolution, à un monde en mouvement vers une certaine destination. Elle ne convient pas non plus à une juste conception de la Divinité.

Bien qu'il soit à l'origine des réalités que nous, les humains, percevons dans le temps, Dieu n'est pas lui-même dans le temps. Dans son éternité, tout lui est présent, tant ce qui est passé que ce qui est à venir pour nous. Dieu n'a donc pas été Créateur seulement à l'origine, il est maintenant Créateur. Il n'a pas créé l'univers à l'aube de l'espace et du temps, il est, actuellement, dans l'acte de créer l'univers. Non seulement Dieu ne se repose pas mais il est en fait toujours en plein travail de création.

Jésus a exprimé cette vérité surprenante aux Pharisiens qui le critiquaient parce qu'il avait opéré une guérison le jour du sabbat. Il leur a répondu laconiquement, contredisant ainsi l'interprétation littérale du "chômage" de Dieu : « *Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et j'œuvre moi aussi* » (Jn 5, 17).

– Faudrait-il induire de cette réplique que non seulement le Verbe incarné rejetait l'interprétation de la Loi mosaïque par les Pharisiens mais qu'il a été un évolutionniste avant terme ?

– Je vois que vous avez compris les profondes implications de cette parole ! Le fait de concevoir l'acte créateur au présent, plutôt que de le projeter à l'origine du temps, peut considérablement révolutionner notre vision de l'univers. L'actualisation de la création constitue un paradigme auquel le concept de l'évolution s'ajuste tout naturellement. Puisque l'acte de créer est toujours exercé dans la dimension du présent divin, il s'ensuit que cet acte englobe tout le temps, du commencement jusqu'à la fin. Les êtres de toutes les époques existent à l'intérieur même de ce geste créateur. Un même acte qui, de notre perspective, a été amorcé au début de l'univers, s'est poursuivi jusqu'à nous et se prolonge au-delà de nos existences ponctuelles vers un accomplissement, un achèvement à venir.

L'évolution, c'est la vision séquentielle d'un unique acte de création étalé dans l'espace et le temps. Un acte qui n'est pas actuellement achevé et ne peut être pleinement compris que par sa destination finale.

Un exemple permet de comprendre ce qui est en cause. Si je découpe le geste de saisir une pomme en une multitude d'instantanés, chacune des images isolées ne permet pas d'en déduire le mouvement ni d'en extrapoler le but. Seules les dernières images, dans lesquelles on verra apparaître la pomme et la main qui s'apprête à la saisir, en donneront le sens.

Il en est de même pour la création. De notre perspective temporelle, nous ne pouvons considérer qu'un instantané à la fois. On ne pourra saisir la perfection de cette création avant l'approche de son achèvement, de son accomplissement ! Ce geste unique d'un Dieu unique permet d'expliquer la diversité des espèces vivantes. Elles peuvent être considérées comme des moments transitoires de la montée de la vie vers la conscience et la liberté de l'être humain, lui-même en marche vers une mystérieuse destination. Voilà une théorie très féconde pour la pensée, et particulièrement stimulante pour la vie spirituelle.

– Vous parlez de théorie féconde. Je la qualifierais plutôt de projection idyllique, et même quelque peu candide. En ce sens qu'elle ne me semble pas rendre compte du tragique de la condition humaine.

– Vous avez raison de soulever le problème de la souffrance et de la mort. Il ne faudrait toutefois pas présumer qu'il ne puisse être résolu sans déroger à la perspective évolutionniste. Bien au contraire ! Mais voilà un sujet très vaste que nous ne pouvons pas aborder maintenant. Nous y viendrons en compagnie d'Ève dans la troisième partie de notre recherche en référence au deuxième récit de la création (chapitres deux et trois de la Genèse).

En prenant congé de vous, cher Christian, puis-je conclure en vous rappelant que notre démarche ensemble visait au départ à clarifier le concept de création du point de vue du croyant. Dans mes échanges avec Albert, que je vous invite à suivre, nous préciserons celui de l'évolution à partir d'une perspective rationnelle et objective.

Deuxième partie

DE L'ATOME AU FILS DE L'HOMME

DIALOGUE AVEC ALBERT

Sans être lui-même un homme de science, Albert est passionné par les découvertes scientifiques depuis son enfance. Il est marqué par le présupposé culturel selon lequel les sciences parviendront un jour à résoudre tous les problèmes de l'humanité.

LA GENÈSE DE LA MATIÈRE

C'est maintenant votre tour, cher Albert, de souffrir ma démarche de conciliation entre foi et science autour de l'évolution biologique et humaine. Je vous remercie pour votre patience pendant mon échange avec Christian. Je comprendrais que mon discours, à partir des données d'une foi que vous ne partagez pas, n'ait pu guère soulever votre intérêt.

Albert : Bien au contraire, le discours religieux m'intéresse, ne fut-ce que pour le remettre en question. Puis-je tout de même vous dire ma surprise en regard de votre interprétation de la Bible ? Votre approche me dispense d'une critique que j'aurais volontiers formulée face aux présumées révélations bibliques. En vous portant ainsi au-devant de mes objections, vous me coupez l'herbe sous le pied. Mais je dois aussi vous avouer que votre exposé m'a fait voir plus positivement l'option religieuse, que je continue pourtant d'estimer incompatible avec la démarche scientifique.

– J'apprécie votre ouverture. Vous étonnerai-je encore si je vous déclare mon adhésion sans réserve aux authentiques postulats scientifiques ? J'endors entièrement et avec enthousiasme, les méthodes de recherche qui permettent d'accéder à la connaissance objective... sans pourtant en éprouver de conflits avec ma foi.

– Qu'entendez-vous par ces « authentiques postulats scientifiques » ? Je ne sache pas qu'il puisse en exister d'inauthentiques puisque le premier souci de toute science est la vérité.

– Dans les discussions, on a quelquefois tendance à abuser des sciences pour soutenir des thèses et des opinions qui ne relèvent pas de leurs compétences. Un exemple dans la ligne de la discussion précédente : il n'appartient pas aux sciences positives de conclure ou non à l'existence de Dieu. Dieu ne se découvre pas à l'autre bout d'une lunette microscopique ou macroscopique.

Par le seul moyen des sciences, l'homme ne parviendra jamais à une certitude dans un sens ou dans l'autre. Pourrait-il extrapoler de l'observation de l'ordre dans l'univers une Intelligence créatrice toute-puissante ?

Son constat ne serait pas démontrable par les méthodes de l'expérimentation et devrait donc être jugé comme un *a posteriori* extra scientifique. Pourrait-il se servir du fait de l'absence de Dieu à la fine pointe de ses instruments pour conclure à son inexistence ? Il rééditerait alors l'argument frivole d'un cosmonaute soviétique déclarant à son entrée dans l'espace qu'il ne voyait Dieu nulle part dans le cosmos, une preuve, selon lui, qu'il n'existait pas.

Si Dieu existe, il va de soi qu'il n'est pas du même ordre de réalité que le monde matériel que nous percevons par nos sens ou par les instruments que nous inventons pour les prolonger dans le micro ou le macrocosme. La grande majorité des humains, des plus primitifs aux plus civilisés, le savent : le concept de Dieu fait nécessairement appel à une dimension spirituelle intangible.

C'est pourquoi la discussion sur l'existence ou l'inexistence de Dieu ne peut être résolue par les sciences, exclusivement ordonnées à la matérialité. À l'autre extrême de la démarche rationnelle, la question ne concerne pas non plus la théologie. La théologie ne discute pas sur l'existence de Dieu ; elle part du postulat qu'il existe, sinon elle ne serait pas théologie.

– De quelle discipline relève donc cette question ?

– De la philosophie. En termes simples, la philosophie est une recherche de la vérité à partir du donné global de la réalité. Le discours philosophique n'exclut aucune dimension et, contrairement aux sciences, ne se spécialise en aucun champ particulier de la réalité. Sa perspective est la plus générale que la rationalité puisse concevoir. Elle circonscrit sous son regard aussi bien le domaine de la théologie que celui de la physique, tout en respectant l'aire de compétence de chaque démarche.

Un scientifique peut légitimement affirmer, comme tout autre personne, qu'il ne croit pas à l'existence d'un Esprit divin. Mais il ne peut justifier son incroyance par la science. Son athéisme ressort soit d'options philosophiques – et il devrait alors être disposé à en discuter à un autre niveau que celui des hypothèses scientifiques – ou il tient d'un parti-pris préalable à toute discussion. Une disposition très peu scientifique, n'est-ce pas ? En définitive, croire ou non en Dieu relève d'un choix fondamental, une option existentielle dont le bien-fondé ou le non-fondé ne peut être établi que par le discours philosophique.

– Je vous concède que l'athéisme puisse constituer un a priori au même titre que la croyance. Mais telle n'est pas ma position. Je ne suis pas athée. Je n'affirme pas que Dieu n'existe pas. J'ignore simplement s'il

existe ou n'existe pas. Dans le contexte qui est le mien, la question ne me semble pas pertinente. Et même, le fait de prendre en ligne de compte des présupposés théologiques risquerait de faire perdre l'objectivité requise pour accéder à la vérité scientifique.

– Vous êtes agnostique et vous estimez qu'une neutralité au regard de la foi est essentielle à la démarche scientifique. Vous craignez que le recours facile aux notions religieuses biaise, freine ou bloque la quête de la vérité objective.

J'admets qu'il y a là un réel danger. Nombreux sont les croyants qui se contentent de réponses toutes faites face aux énigmes auxquels l'esprit humain est confronté. Il leur manque la curiosité requise pour scruter, au-delà des présupposés et des préjugés culturels souvent déguisés sous des oripeaux religieux, les causes sous-jacentes à la réalité. Mais remarquez que cette attitude n'est pas spécifiquement religieuse. Elle me semble plutôt liée à la culture.

En revanche, la liste des scientifiques de grande valeur qui ont été de fervents croyants serait longue. La foi n'a pas empêché Copernic, Galilée, Newton, Pasteur et tant d'autres de révolutionner les connaissances par leurs découvertes. Elle ne met aucune entrave à la recherche de milliers de croyants actuels qui œuvrent dans diverses disciplines scientifiques.

– Sans doute savent-ils mettre leur foi entre parenthèses avant d'amorcer leurs travaux. Mais du moment que l'on sait que la Terre tourne sur son axe et gravite autour du Soleil, est-il encore pertinent de se référer à la parole de Jésus affirmant que Dieu « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants » ?

– Vous avez raison de refuser l'interprétation scientifique de cette parole. Dans le langage populaire, toutefois, l'on peut encore référer au lever et au coucher du Soleil sans que cela remette en cause les connaissances astronomiques actuelles. La parole que vous citez ne vise évidemment pas à fournir des connaissances sur les éléments de la nature. Il s'agit plutôt d'une sentence de sagesse concernée par les rapports sociaux. Et à ce titre, il demeure toujours pertinent de s'y référer.

Mais passons ! Je retiens que votre imprescriptible respect de l'autonomie de l'univers vous pousse à refuser l'hypothèse d'un Créateur. Tout se tient si bien dans l'univers que vous ne voyez pas l'utilité de recourir à une Cause extrapolée au plus haut des cieux. Vous voyez une telle admirable continuité entre les réalités diverses que vous ne pouvez soutenir l'idée d'une faille, d'une rupture, d'une déchirure dans le tissu extrêmement bien

tricotté de la réalité. Entre la complexité inimaginable du moindre organisme vivant et les éléments en fusion au cœur des étoiles, vous refusez d'attribuer une place à des interventions arbitraires d'un Être Suprême.

– Pour moi, la réalité s'explique par un enchaînement de causes et d'effets produits par la matière, depuis les plus infimes particules jusqu'à la pensée en l'homme. Et c'est précisément la responsabilité de la science de mettre à découvert les lois qui gouvernent ce jeu de forces, de manière à développer les applications concrètes des connaissances ainsi acquises. La science démontre la valeur et la légitimité de sa méthode par l'efficacité des résultats qu'elle obtient dans la recherche de la vérité.

– Vous ramenez tout ce qui existe à la matière, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce que la matière ? Je sais bien que voilà une question à laquelle s'attachent précisément les sciences. Mais sont-elles parvenues, et parviendront-elles un jour, à dévoiler son mystère, à dénouer tous ses secrets ?

Les astrophysiciens cherchent des réponses à cette question dans les étoiles. Ils ont découvert que les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse proportionnée à leurs distances. Ce qui démontre que le cosmos est en expansion depuis son origine. C'est-à-dire depuis l'événement inimaginable – appelé dérisoirement “big bang” – qui lui a donné naissance.

En pénétrant de plus en plus loin dans le cosmos par leurs instruments, ces savants voient le temps et l'espace à rebours. Car plus ils avancent dans leur perception des corps cosmiques à des milliards d'années-lumière de la Terre, plus ils s'enfoncent dans le passé de l'univers. Ils sont si bien parvenus à dérouler à l'envers le film du début du cosmos imprimé dans le temps et l'espace sidéral qu'ils peuvent décrire le scénario fantastique de ses premières secondes, il y a 13,8 milliards d'années.

Au temps zéro, affirment-ils, toute la matière future de l'univers – avec ses myriades d'étoiles et de galaxies – est contenue dans un infime point plus petit qu'un noyau d'atome. D'une chaleur et d'une densité inimaginables, ce point infime s'est dilaté pour atteindre la grosseur d'une pomme. Proportionnellement parlant, expliquent-ils, la dilatation de cette période, si brève qu'il faut la calculer en milliardième de seconde, est plus importante que l'expansion de l'univers qui suivra par la suite jusqu'à nos jours.

La boule de dix centimètres dont il est question est entièrement homogène et ne contient pas la moindre parcelle de matière. Elle est un champ de forces d'une énergie incommensurable, formé de particules originelles

qui ont ensuite donné naissance aux quarks, aux électrons, aux photons, aux neutrinos, etc.

Cette génération de particules a commencé à dessiner des irrégularités dans l'homogénéité initiale du cosmos. De sorte que lorsqu'il a atteint la taille d'un ballon, il était parcouru de stries microscopiques qui, en poursuivant leur expansion, ont donné naissance aux galaxies. L'on peut désormais pressentir le reste : la formation de notre système solaire dans notre galaxie de la Voie lactée, puis l'apparition de la vie sur notre planète. En conséquence du scénario époustouflant de la naissance de la matière, rien ne pourra plus arrêter l'expansion d'un univers qui se fait de lui-même en déployant, depuis son énergie initiale, les éléments de son évolution. Tout se tient. La vision scientifique est cohérente. Elle est sans doute suffisamment démontrée.

Mais, ne croyez-vous pas, cher Albert, que le fait de reconnaître une naissance à l'univers, un début absolu, implique la présence d'un élément antérieur quelconque ? Quelle a été la cause du déclenchement de l'explosion originelle ? Ne pourrions-nous pas formuler ici l'hypothèse d'un Initiateur extratemporel de l'univers ?

– L'astrophysique se heurte ici au "mur de Planck", ainsi nommé d'après le célèbre physicien allemand, qui a démontré l'impossibilité d'expliquer le comportement des particules dans un champ de gravité extrême. On ne peut rien apercevoir derrière ce mur. Pour le moment, du moins ! Ce qui ne justifie pas d'accoler l'étiquette de créateur sur notre ignorance. Les hommes de jadis ont pu croire que le tonnerre était la voix de Dieu tant qu'ils en ont ignoré la cause. De même, le fait que nous ignorions ce qu'il y a derrière le mur de Planck ne doit pas nous servir de prétexte pour projeter l'image d'un créateur. Et c'est ici que se vérifie l'inconvenance de l'intervention religieuse dans le débat scientifique. Car se satisfaire d'une telle réponse toute faite conduit à cesser de chercher la vérité.

– Cher Albert, j'ai pu mal formuler ma question. Je ne soutiens pas qu'il faille présumer l'existence de Dieu derrière le mur de Planck. Le supposer contredirait le principe établi au départ de notre discussion. À savoir que les sciences, étant ordonnées à la matière, ne pourront jamais déboucher sur une cause d'un autre ordre. La question de Dieu, comme nous l'avons dit, relève de la philosophie. Alors, discutons à ce niveau tout en tenant compte des notions astrophysiques.

Lorsque j'ai avancé l'hypothèse d'un Initiateur de l'univers, je ne prétendais pas référer à la cause initiale d'un univers qui fonctionnerait par la